

special
collections
DOUGLAS
Library



QUEEN'S UNIVERSITY
AT KINGSTON

KINGSTON ONTARIO CANADA

NOUVEAUX
ESSAIS

EN DIFFÉRENTS GENRES

DE

LITTÉRATURE,

DE M. DE *** *Hampignac*

*Membre de plusieurs Académies des
Sciences & des Belles-Lettres.*



A GENEVE.

M. DCC. LXV.

1765

AC911.1765. T56

AVERTISSEMENT.

UN honnête homme s'amuse à écrire ses pensées ; il communique à un ami le résultat de son travail. Pour lui plaire , il corrige , il retranche , il ajoute. Avec des matériaux ramassés au hasard , il entreprend de faire un édifice régulier , il se forme un plan & l'exécute. La sphere de ses idées s'élargit ; sa plume , en courant , sert son impatience ; les pages s'accumulent ; il enfante un volume sans s'en appercevoir. Bientôt il sort des mains paternelles pour passer dans celles d'un Libraire , & notre honnête homme est tout étonné de se trouver un Auteur.

Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris

C'est précisément ce qui m'est arrivé. Je suis entré dans la carrière des Lettres à un âge où il est difficile de rendre compte des motifs qui nous déterminent. L'espoir de disputer le prix ne m'y avoit pas conduit : trop faible , & trop paresseux peut-être pour oser y aspirer , ennemi des cabales & des brigues , j'ai toujours été un des premiers à rendre justice à ceux qui l'ont remporté. Tandis qu'ils dirigeoient leurs pas vers le but , je les suivois de loin , sans faire d'inutiles efforts pour les atteindre. L'habitude de marcher dans cette carrière brillante est devenue pour moi une espèce de besoin : qu'un autre y cherche la gloire , je suis assez content d'y trouver le plaisir.

Voilà de la modestie , si je ne

me trompe , & de cette sorte de modestie qui exclut toute prétention. En effet , ni les éloges , ni les critiques , ni même les *Libelles* n'ont pu m'en donner. J'ai été tenté cent fois de jeter mes Ouvrages au feu ; & dans le vrai , je serois bien embarrassé de dire ce qui m'a empêché de rendre ce service au public , & ce qui m'a déterminé à faire paroître ces Essais. Aussi , pourquoi se plaît-on à me ravir l'honneur d'une sage retraite , en m'attribuant je ne fais combien d'écrits auxquels je n'ai aucune part ? Pourquoi le public a-t-il accueilli des Ouvrages que mes fautes , & celles des Imprimeurs , rendoient indignes de son indulgence ? Il auroit bien mérité que je lui redonnasse encore ces productions informes ,

dont il a souffert qu'on fît plusieurs éditions. Il doit me savoir gré d'avoir résisté à la tentation de faire imprimer mes œuvres ; tentation que m'avoit sans doute inspirée un génie ennemi de son repos. Il en est quitte à bon marché. Mais c'est assez badiner vis-à-vis de mon Juge ; il est temps de prendre un ton plus sérieux.

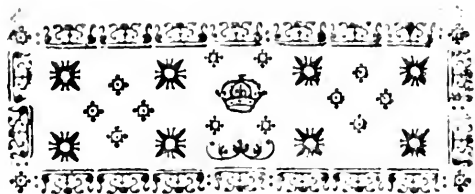
Dans ce siècle où , à ce qu'on assure , les armes de l'irréligion sont souvent cachées sous le manteau de la philosophie , il est du devoir d'un Ecrivain de faire ses efforts pour échapper aux soupçons des gens qui , par un zèle respectable jusques dans ses excès , vont sans cesse à la découverte de l'incrédulité. Je me crois irréprochable à cet égard , & je n'ai rien négligé

pour que mes expressions répondissent à la pureté de mes sentiments. Malheur à quiconque déshonore l'art d'écrire, cet art si utile & si respectable, que deux Rois nos contemporains cultivent à l'envi. Cependant il y a des genres dans la Littérature qui exigent une honnête liberté. Dans les Romans, par exemple, aujourd'hui réconciliés avec les meilleurs esprits, la pudeur ne doit pas s'alarmer de voir figurer le vice, pourvu qu'il y reçoive le châtiment qu'il mérite. Obéissons aux loix de la décence; mais ne déclarons pas une guerre ouverte à la volupté. Qu'un Peintre nous représente *Venus* élevant sa tête au dessus des ondes, & que son beau corps y demeure caché. *Venus* ne veut pas être habillée aussi scrupu-

viiij

leusement que *Minerve* & *Pallas* ; elle demande des draperies plus légères , des négligences même dont tout autre s'offenseroit. Les Peintres & les Auteurs ne peuvent s'empêcher de laisser voir en elle la Mere des Graces , des Ris & des Amours. Au reste , je ne me flatte pas de pouvoir me soustraire à la calomnie. Il me suffit d'être en état de n'en avoir rien à craindre : pour se parer de ses coups , il est une arme dont l'effet est éprouvé & certain , c'est le mépris. Combien de grands hommes eussent vécu plus heureux , s'ils eussent eu assez de confiance dans cet arme - là , pour n'avoir jamais eu recours à d'autres !

EPITRE



É P I T R E

A U N S E I G N E U R
RETIRÉ DANS SES TERRES,
Où l'Auteur habitoit alors.

QUEL spectacle, Damon, offrez-vous à nos
yeux !

Qui peut vous retenir dans ces paisibles lieux ?
Des bienfaits de nos Rois perdez-vous la mé-
moire ?

Oubliez-vous le soin de votre propre gloire ?

Par l'attrait du plaisir mollement arrêté ,

Que venez vous chercher ici ?.... La liberté.

La liberté sans doute est le trésor du sage :

Heureux qui la connoit , & sçait en faire usage.

Mais de ce bien si cher vous êtes trop jaloux ;

A la fleur de votre âge , il n'est pas fait pour vous.

Sentez-vous circuler dans vos veines brûlantes ,

Le sang & noble & pur qu'au gré de leurs attentes,

Vos Ancêtres fameux jusqu'à vous ont transmis...
 Aux volontés d'un Maître aveuglément soumis ,
 On les vit sous son joug courber leur tête altière ,
 Et fournir à son gré leur brillante carrière.

Ce Maître étoit l'honneur ; Gentilhomme &
 François ,

N'êtes-vous plus , Ami , au rang de ses Sujets ?
 A ses ordres sacrés ne foyez point rebelle :
 Lorsque sa voix nous parle , il faut n'écouter
 qu'elle.

Vos pareils respectés , ornements de l'Etat ,
 Sont faits pour le servir , dussé-t-il être ingrat.
 L'ambition des Grands est belle & légitime ;
 L'oisiveté les perd , leur repos est un crime.
 Aux emplois importants par le sort destinés ,
 Elevés près du Trône ils y sont enchaînés ;
 Et rien ne peut briser la chaîne qui les lie.
 Dans un lâche sommeil votre ame ensevelie ,
 Vous fait , loin de la Cour , goûter nôtre bonheur.
 Réveillez-vous enfin , sortez de votre erreur :
 Regardez ces mortels que la foule environne :
 Ministres de leur Prince , appuis de sa Couronne ,
 Admis dans ses Conseils , ils reglent nos destins.
 Il remet son tonnerre en leurs fidèles mains ;
 Si l'on y voit briller le fer de la vengeance ,
 Elles versent aussi les dons de sa clémence ;
 Maintiennent dans nos murs le bon ordre & la
 paix ,

Et du gouvernement supportent tout le faiz,
 Eclairés, vigilants, fermes & magnanimes,
 D'autres sont les soutiens de nos droits légitimes;
 Sur des bords étrangers où souvent méconnus,
 Par des esprits bouillants ces droits sont combattus.

Les uns, des malheureux sont les Dieux tutélaires;
 Les orphelins trahis, trouvent en eux leurs pères;
 L'innocence aux abois les implore, & soudain
 A ses jours orageux succede un jour serein.
 Ses tyrants abattus, auteurs de ses alarmes,
 Sont eux-mêmes réduits à répandre des larmes;
 Les autres pleins d'ardeur, nourris dans les hazards,

Des CONDE' de nos jours suivent les étendards.
 Chacun d'eux, à l'envi, sert la France & son Maître,

Ils sont heureux, tandis que vous cherchez à l'être.

O mon Ami ! pour vous il est plus d'un métier,
 Ministre, Ambassadeur, Magistrat ou Guerrier,
 A ces postes brillants, que votre esprit redoute,
 Votre nom, vos vertus, vous ouvriront la route.
 Le peuple, avec plaisir, vous y verra monter;
 Rien, dans ce beau projet, ne doit vous arrêter.
 Que ne peut sur un cœur l'amour de la patrie !
 En vain autour de vous les serpents de l'envie,
 Feront entendre au loin leurs sifflements affreux ;

En vain en s'échappant en replis tortueux ,
Ils voudront vous combattre avec quelque avan-
tage ;

Vous braverez , Damon , leur impuissante rage.
Vous vous rirez aussi de ces lâches flatteurs ,
De la chute des Grands , artisans séducteurs.
Ne craignez pas du port la mer qui vous menace ;
Que l'aspect du danger enflamme votre audace :
La main de la vertu , sur des flots écumants ,
Met le sage à l'abri des écueils & des vents.
N'affectez point sur-tout une morgue insolente.
Etes-vous en faveur ? que le peuple le sente.
Ami , vous le savez , non loin de ces Palais
Où le riche orgueilleux repose sous le dais ,
Il est des indigens . . . hélas ! ils sont nos freres ,
Si vous leur refusez des secours nécessaires ,
Si l'homme en place est sourd à leurs vœux , à
leurs cris ,

Qui les protégera ? Ministres , Favoris ,
Songez que c'est sur vous que leur espoir se fonde ;
Vous êtes élevés pour le bonheur du monde.
Allez donc disputer à de nobles Rivaux ,
Des fatigues , des soins , de pénibles travaux.
De l'amitié , Damon , écoutez le langage ,
Vivez en Courtisan , pensez toujours en sage.
Il est doux , il est beau d'être utile aux humains :
Cette idée adoucit les plus cuisants chagrins ;
Qu'elle vous encourage & qu'elle vous console ;

Sans elle la grandeur seroit un bien frivoie.
 Que servent en effet tous ces cedres fameux ,
 Si l'ombre & la fraîcheur ne se trouvent près
 d'eux.

Votre antique château, ses enceintes champêtres,
 En des Héros vieilliss ont reconnu leurs Maîtres,
 Imitiez-les , Damon , moissonnez des lauriers ,
 Venez couvert de gloire en nos humbles foyers ,
 L'objet de vos desirs , cette aimable retraite ,
 Mettre fin aux transports de vôtre ame inquiète ;
 Vous vivrez pour vous-même , & du destin ja-
 loux ,

Vous n'aurez jamais lieu d'y redouter les coups,
 Sur des gazons naissants , au bord d'une onde
 claire ,

La beauté, sans dessein, s'instruit dans l'art de
 plaie.

L'amitié, l'innocence, & quelquefois l'amour ,
 Prennent soin d'embellir nôtre charmant séjour,
 Endormis dans les bras de la sage nature ,
 Nous goûtons à longs traits une volupté pure.
 Ami, pour en jouir , ainsi que vos ayeux ,
 Méritez , avant tout , de devenir heureux.



V J E R S

A M. FRÉRON,

*Inserés dans l'Année Littéraire du 25 No-
vembre 1756.*

FRE'RON, ce temps n'est plus, où couronné
de roses,
Sous un myrte amoureux, mêlé de pampres verts,
Les graces d'AGLAE', nouvellement écloses,
Le Champagne & l'Amour m'inspiroient seuls
des vers.
Jamais je n'invoquai les ondes d'Arethuse,
Les Muses de Sicile, ou le Dieu d'Hélicon :
BACCHUS étoit mon Apollon,
AGLAE' mon unique Muse.
Par des danfes sans art, & des chants & des
jeux,
Les Faunes, les Silvains, celebrerent mes feux.
L'œil humide de vin, le bon homme SILENE
Sourioit au nom d'AGLAE',
Et crioit à perte d'haleine,
Amour, Amis, Enfants, EVOHE' ! EVOHE' !

J E P T T R E

POUR M. DE R ***

A U N D E S E S A M I S.

O Toi , qui m'appris à connoître
 Les purs attraits de l'amitié ,
 Cher Ariste , tu m'as vu naître ;
 Ton cœur à mon cœur est lié ,
 Et dès la plus tendre jeunesse
 Je n'ai déposé qu'en ton sein ,
 Mes erreurs , mes goûts , ma foiblesse ,
 Effets d'un esprit incertain.
 De l'amour faisant mon idole ,
 J'ai cherché , rempli de ses feux ,
 Le bonheur dont mon ame est folle ,
 Plongé dans des excès honteux ,
 Je n'ai goûté qu'un bien frivole ,
 Qui ne m'a jamais fait heureux.
 Trop long-temps d'une humeur légère ,
 Qu'aucun objet ne put charmer ,
 J'eus souvent le bonheur de plaire ,
 Sans avoir la douceur d'aimer.
 Voulant changer de destinée ,

Et de mes maux finir le cours ;
 Bientôt le joug de l'hyménée
 S'appesantit sur mes beaux jours.
 Aujourd'hui la reconnaissance
 Rafferant les nœuds du devoir ,
 Me fait aimer par complaisance ,
 Ou du moins me le fait vouloir.
 Le sort à mes vœux inflexible ,
 M'a fait perdre la liberté ,
 Aux pieds d'une jeune Beauté ,
 A mes vœux peut-être sensible.
 De ces deux objets enchanté ,
 Mon cœur qui s'oublie & s'ignore ,
 Ce cœur a jamais malheureux ,
 Ami , toutes deux les adore ,
 Si l'on peut en adorer deux
 Ariste , viens sécher mes larmes ,
 Pardonne-moi ce foible écrit :
 Garde-toi d'y chercher des charmes ,
 Car la douleur n'a pas d'esprit.



V E R S

*Au sujet d'une Piece représentée à Colonge,
près de Lyon.*

L'AIMABLE Auteur du RETOUR DE PARIS ,
Par la critique éclairant nos esprits ,
Nous a tracé le portrait d'un vrai sage ,
Ennemi né des travers , des abus ,
Dans la P ovince , amateur des vertus ,
Dont à la Cour on cherche en vain l'image.
Son ton paroît un tant soit peu brutal ;
Mais d'ARAMINTE en proie à l'imposture ,
Sans doute hélas ! une leçon moins dure
N'eût pas vaincu le préjugé fatal.
Auteurs , Acteurs , la riante THALIE ,
Sur vous versa ses plus précieux dons.
Votre Troupe est une Troupe accomplie ,
Où sont admis ses plus chers Nourrissons.
Vous avez fait désertter le Parnasse.
Dans le fallon , par votre art décoré ,
Point n'est de Dieux qui ne trouvent leur place ,
Un pauvre Auteur de lauriers altéré ,
Dans le fouci qui le mine & le ronge ,
Voulant rimer , & bien rimer sur tout ,
Vers l'Hélicon cherche le D eu du Goût :
Peine perdue , il habite à Colonge.

LA LINOTTE,

F A B L E.

UNE Linotte aimant les ris , les jeux ,
 Par son humeur vive & légère ,
 S'attiroit chaque jour des quolibets fâcheux.
 Voltigeant autour d'elle un Linot amoureux ,
 Sans se couvrir de l'ombre du mystère ,
 L'entretenoit sans cesse de ses feux.
 Et bien loin que par une mere
 Ce manège fût travesté ;
 La mere Linotte au contraire ,
 Dont l'esprit étoit peu sensé ,
 Applaudissoit à ce beau badinage ,
 Sans concevoir le plus léger ombrage.
 Elle est si jeune ; de son âge ,
 La candeur , la simplicité ,
 Furent toujours l'heureux partage
 Vis , tu peux tirer avantage
 Des Fleurs que produit ton printemps.
 Tel étoit l'innocent langage
 De cet Oiseau du bon vieux temps ;
 Tandis qu'auprès de sa Maîtresse ,
 L'Amant rusé , plein d'amour , de desirs ,
 Mettant à profit sa foiblesse ,
 La conduisoit de plaisir en plaisir.

Retenez bien cette anecdote ,
 O vous débonnaires Mamans !
 Et sous les traits dépourvus d'agrémens ,
 Dont j'ai peins la jeune Linotte ,
 Reconnoissez fillettes de quinze ans.

IMPROMPTU

*A Madame LUCRECE de C***
 de B*** , Chanoinesse à Alix ,
 laquelle demandoit à l'Auteur des
 vers pour sa Fête.*

DE la beauté c'est tous les jours la fête.
 A vous louer ma Muse est toujours prête.
 Dans tous les Saints choisissez un Patron ;
 Prenez qui vous voudrez , aimable Chanoinesse ;
 Mais dans mes vers il faut changer de nom ,
 Je ne puis me résoudre à célébrer LUCRECE.



V E R S

*Au sujet du Journal des Dames que
compose aujourd'hui Madame de
MAISONNEUVE, & dont
M. de *** a été l'Inventeur.*

OBSCUR ZOÏLE, ennemi des talents,
Sans cesse en vain contre moi tu déclames.
On composoit le Journal des Savants,
Il nous manquoit un Journal pour les Dames,

Combien d'efforts l'amour nous fait tenter !
A nos Beautés, incapable de plaire,
Par son conseil je voulus les chanter,
Il protégea ce dessein téméraire.

! Entre vos mains, MAISONNEUVE, aujourd'hui
Mon Livre brave une injuste satire :
Le même Dieu dont j'implorai l'appui,
Veille sur vous, c'est lui qui vous inspire.

A vos succès on conçoit son pouvoir.
Les ris badins voltigent sur vos traces.
Dans vos Ecrits l'esprit & le savoir
Sont embellis par le charme des graces.

Ne pensons plus à l'antique Apollon ;
 Dont la faveur aux Auteurs fut si chere ;
 Laissons en paix Pégase & l'Hélicon ,
 Nous trouverons le Parnasse à Cythere.

A M O N F I L S.

N. B. Cette petite Piece a paru dans le *Mercur* , dans un *Recueil de Pieces fugitives* , & dans le *Trésor du Parnasse*. On ne la réimprime que parce qu'on y a fait des corrections qu'on a cru nécessaires.

J'ENTROIS dans ma vingtieme année ,
 Et je me plaignois à l'Amour
 De la lenteur de l'Hyménée ;
 Il m'exauça , tu vis le jour.

Dans l'émotion la plus tendre ,
 Entre mes bras je te reçois.
 Hélas ! que ne peux-tu m'entendre ,
 Mon Fils , & répondre à ma voix.

Dans la langueur du premier âge ,
 Dans les larmes ou dans les ris ,
 A peine connois-tu l'usage
 De tes organes assoupis.

Sais-tu qu'on te verra peut-être ;
A nos maux communs destiné ,
Moins affecté du plaisir d'être ,
Que du vain regret d'être né.

Sais-tu qu'aux passions en proie ;
Dévorés de mille desirs ,
Mon Fils , jusqu'au sein de la joie
Il nous échappe des soupirs.

Dans la carrière de l'étude ,
Que tu vas répandre de pleurs !
Que le travail nous paroît rude !
Que d'épines parmi ses fleurs !

Dans cet âge que la nature
A rendu si propre aux amours ,
Grand Dieu ! quelle vapeur obscure
Se répand sur tes plus beaux jours.

Trembles . . . je vois une Maîtresse
Fixer tes regards incertains :
D'abord ta naïve tendresse
Ne t'offre que d'heureux destins.

Un nouveau monde vient d'éclorre ,
L'air est plus pur , le jour plus beau ;
De l'objet que ton cœur adore ,
Tout emprunte un éclat nouveau.

Du bonheur , cette vaine image ,
 Te prépare un triste avenir ;
 Infensé , c'est dans l'esclavage
 Que tu crois trouver le plaisir.

Ces Sauvages qu'un fort sévère
 A mis au nombre des vaincus ,
 Qui jadis de notre hémisphère
 Ne connoissoient que les vertus.

Dans les entrailles de la terre ,
 Où de leurs barbares tyrans ,
 L'humeur avare & meurtrière
 A sçu leur forger des tourments.

Mon Fils , ils sont moins misérables
 Que les cœurs séduits & charmés
 Qu'on voit , d'inconstance incapables ,
 Languir sans l'espoir d'être aimés.

Souvent une ardeur réciproque
 Enfante encor de grands malheurs :
 Crois-moi , ce bonheur équivoque
 Est la source de bien des pleurs.

De l'avarice , de l'envie ,
 Et même de l'ambition ,
 Je redoute peu pour ta vie
 La dangereuse impression.

Hélas ! l'amour est plus à craindre ,
 L'amour dont l'immense pouvoir
 Sait si facilement enfreindre
 Tout ce que prescrit le devoir.

De ses faux attrait idolâtre ,
 Le Héros même est dans ses fers :
 ANTOINE aux pieds de Cléopâtre
 Oubliot Rome & l'Univers.

De la tranquille indifférence ,
 L'ennuyeuse insipidité
 Insulte en vain à la puissance
 Qu'a prise sur nous la beauté.

La beauté , du Ciel est l'ouvrage ;
 Pour aimer , les hommes sont faits :
 Du Ciel , mon Fils , reçois en sage ,
 Et les rigueurs & les bienfaits.



L E T T R E

A M A D A M E

LA MARQUISE DE MO.....

QUE vous êtes exigeante , Madame ! Quoi ? il faut absolument que le Courrier qui m'a apporté votre charmante Epître , soit par moi chargé d'une réponse de quatre pages , lardée d'une centaine de vers au moins ! J'ouvre mon magasin de Poésies , & je commence. D'abord vous recevrez , si bon vous semble , cette chanson , sur l'air : *ton humeur est , Catherine* : Vous en ferez l'application.

De ma gentille Brunette
 Je m'occupe nuit & jour ;
 Son humeur un peu coquette
 Fut propice à mon amour.
 Je fixai cette Hirondelle
 Dans le temple des plaisirs ;
 Une conquête si belle
 Fut le prix de mes soupirs.

Lorsque je vous vis pour la première fois , vous vous rappelez que je vous témoignai assez librement les sentiments que vous m'inspirâtes. Vous vous mîtes à rire , & je soupirai de votre enjouement , qui , en honneur , étoit alors tout-à-fait déplacé. Je vous fis ma cour assidument , & je ne cessai de soupirer que lorsque vous prîtes pitié de mon martyre. On auroit cru , à me voir , que *Céladon* étoit ressuscité , & l'on étoit tout étonné de le rencontrer sous l'uniforme que je portois. Je ne faisois que des *Elégies* , & j'étois moi-même une *Elégie ambulante*. Cela me faisoit tort dans le monde. Mais à présent , ayant quitté le plumet pour le bonnet carré , je peux soupirer à mon aise , sans que personne y trouve à redire. Permettez-moi , en conséquence , de prendre ici le parti de la Magistrature.

L'Officier Petit-Maître ,
 Plus vite que le salpêtre
 Par ses airs & par son ton ,
 Dangereux pour l'innocence ,

Annonce son assurance,
 Ce volage Papillon
 Se moque d'une inhumaine,
 Il voltige, il se promène;
 On l'admire, il éblouit :
 Au loin la pudeur s'enfuit.
 Rempli d'une erreur extrême,
 Toujours certain d'être aimé,
 Dès qu'il a déclaré qu'il aime,
 Au triomphe accoutumé,
 Par son audace il outrage
 La beauté qui l'a charmé.
 Mais le Magistrat plus sage,
 Plus digne d'un prix flatteur,
 Par ses soins, par son hommage,
 Se rend le maître d'un cœur.
 Jamais ses airs ni son langage
 Ne révoltent la pudeur.
 L'amour sincère est timide,
 Et dans ses vœux circonspect :
 Le doux espoir qui le guide
 Est compagnon du respect.



Air : *Sous un ormeau.*

Vos yeux surpris ,
Accordent un trop tendre prix
A nos Etourdis ,
Un Adonis
En jurant ,
Ment.

Mais un sincere Amant
Qui partage le feu qu'on ressent ,
Fait naître dans le cœur
Le desir , le trouble & la langueur :
Madame , hélas !
Que ces moments sont pleins d'appras !
O charmants combats !
O transports délicieux !
Dieux !

Par des feux indiscrets
On s'attire de cuisants regrets.
Dans la simplicité
On goûte à long traits la volupté.
L'ardent desir
Prépare le cœur au plaisir ;
La pudeur rougit ,
L'amour sans bruit
S'applaudit ,
Rit.

Oui, Madame, l'amour d'un homme vrai est préférable aux fadeurs d'un tas de *Frivolites* qui se font un art de la dissimulation & de la perfidie. On n'appерçoit pas toute la difformité de ces *Vers luisants*, quand le préjugé a plongé l'ame dans une nuit profonde. Mais dès que la raison y répand la lumière, ces insectes n'en imposent plus. La légéreté & l'inconstance sont les moindres défauts de nos *Cléons*, espece d'êtres dont l'organisation n'est pas encore bien connue. Ce sont les plus grands ennemis de la beauté. La femme la plus aimable ne les enchaîne qu'avec des fleurs, & si elle prête l'oreille à leurs discours, elle est perdue.

Ils goûtent un instant leur gloire ;
 Mais bientôt las de leurs huriers ,
 Les doux plaisirs de la victoire ,
 De leurs plaisirs sont les derniers.

Que mes sentiments different des leurs ! Ils n'ont pu , cependant , me procurer une félicité complète , & je

n'ai aujourd'hui d'autres soulagemens
aux maux réels qui m'accablent pen-
dant le jour , que les égarements de
la nuit.

Un songe , enfant de l'imposture ,
Présente l'ombre du bonheur.
Assis auprès d'une onde pure ,
Plongé dans une aimable erreur ,
Un Berger rempli d'alégresse ,
Trouve aux genoux de sa Maîtresse
Le terme d'un cruel destin.
En sa faveur tout l'intéresse ,
Le Ciel est plus beau , plus serein :
Le Zéphyr un peu libertin ,
De son Amant sert la tendresse
Par son souffle doux & badin.
Sa persévérance la touche.
L'Amour , ce petit Dieu malin ,
Conduit ses lèvres sur sa bouche ,
Et les approche de son sein.
Par son chant la tendre Fauvette ,
D'E'GLE' célèbre la défaite.
Autour de ce couple amoureux ,
Les Hôtes des bois , en silence ,
Partagent à l'envi ses feux.
De tant de biens la jouissance
Ne dure , hélas ! qu'un seul instant.

Tout disparoît , ruisseau , fougere ,
 Rossignol , Fauvette , Bergere.
 Prestige heureux ! tableau charmant !
 Si séduisants quand on sommeille ,
 Vous n'êtes plus : TIRCIIS s'éveille ,
 Et sent accroître son tourment.

Je crois , Madame , qu'il vous manque quelques vers , d'autant plus qu'il s'en est glissé de si petits , que ce seroit une honte à moi de vous les compter. Mais je vous demande grace pour cette fois. Songez que je suis devenu un pauvre Provincial , & ne me traitez pas avec autant de rigueur qu'un bel esprit de Paris.

Je suis , &c.



ISMAEL COULOSKI, *ANECDOTE TURQUE.*

ISMAEL COULOSKI vivoit heureux & tranquille dans l'observance exacte de la Loi Musulmane. Un fils, âgé de dix-huit ans, deux femmes encore fraîches, & une demi-douzaine d'esclaves jeunes & jolies, composoient sa maison. C'en étoit assez pour un homme de soixante ans, & pour un sage, qui plus est. On pourra s'étonner qu'il n'eût point de mâles à son service : il y en a de deux especes en Turquie. *Ismael* craignoit les uns & méprisoit les autres. Il aimoit en Turc; mais la plupart de ses moments étoient employés à l'éducation d'un fils unique : c'étoit la principale affaire. Il avoit accoutumé le jeune *Ismael* à un genre de vie uniforme, qui, en modérant l'activité de ses passions, sembloit devoir assurer son bonheur.

Le temps étoit arrivé où ce fils chéri, abandonné à lui-même , se préparoit à mettre en pratique les conseils de son pere. *Couloski* jugea à propos de lui en rappeler le souvenir ; & l'ayant conduit sous un berceau de myrtes, dins un endroit écarté où personne ne pouvoit les entendre , après l'avoir tendrement embrassé , il lui tint ce discours :

Mon fils , vous n'ignorez pas que je suis Philosophe , & que je ne desire rien tant que de vous voir Philosophe aussi. Je vais vous envoyer à Constantinople chez mon frere qui est Bacha à trois queues. Vous verrez le monde chez votre oncle le Bacha , & ce que c'est que les dignités du siecle. Il faut tout connoître , & tout voir par ses yeux , autant qu'il est possible. Ne vous affligez pas avec excès , s'il vous arrive quelque chose de facheux. Il n'y a point de mal physique sur la terre. Le sage ne se laisse point abattre par la douleur , ni transporter par la joie. Evitez , avec soin , ces chocs , ces ébranlements qu'éprouve quicon-

que se passionne aisément. Votre ame est une surface polie dont l'haleine impure des passions ne doit jamais troubler la clarté. Préparé à tous les événements ordinaires dans notre globe , soyez toujours vous-même dans la prospérité comme dans l'infortune. Ne vous étonnez de rien , ou étonnez-vous de tout. Aimez les hommes , mais ne les estimez pas. Vous ne feriez pas mal de chercher un ami : cette découverte est la consommation du grand œuvre en morale ; sur-tout , mon fils , soyez discret , sobre & tempérant. Je ne conçois pas bien comment la matiere agit sans l'esprit & la raison , mais enfin il est prouvé qu'on perd l'un & l'autre par l'usage des liqueurs fortes. Ne satisfaites que vos besoins , & combattez vos fantaisies.... Mon fils , vous ne connoissez pas encore les femmes , c'est un sexe né pour l'esclavage ou pour donner des fers. Ne soyez jamais amant si vous voulez être le maître. Je ne vous recommande point la fidélité que vous devez à notre grand Prophete.

Vous êtes honnête. Si vous étiez assez malheureux pour ne point trouver la vérité dans la religion de votre pays, vous sauriez vous taire, & ce n'est qu'à Dieu à connoître des crimes de la pensée. Cependant, prenez garde, mon fils, de vous imaginer que vos peres se soient trompés. Cette idée cruelle rempliroit vos jours de trouble & d'amertumes. On dit qu'il y a des Philosophes qui se font une gloire de douter de tout. Ces gens la font à plaindre. L'incertitude est le poison de l'ame, & une preuve de sa faiblesse : évitez la colere qui dégrade l'homme, & le mensonge qui l'avilit. Voilà en peu de mots, mon fils, ce que j'avois à vous dire, partez, ressouvenez-vous toujours de votre pere, travaillez à me prouver que je n'ai pas semé dans une terre ingrate & que vous méritiez les tendres soins que j'ai eu pour vous

Après ce petit discours, *Ismaël* embrassa son fils & le fit partir sur le champ pour Constantinople. Mon pere a raison, disoit *Couloski*, je

ferois un grand fou si je venois à m'écarter de ses prudents avis ; d'ailleurs ils sont aisés à suivre, & je suis bien sûr qu'il sera pleinement satisfait de ma conduite ; oui, mon pere, j'en prends le Prophète à témoin, & j'en jure par . . . Il ne faut jurer de rien, s'écria un grand homme pâle & sec, qui suivoit *Couloski*. Apprenez jeune homme que vos serments téméraires sont des crimes, & que votre folle présomption sera peut-être punie avant qu'il soit peu ; Seigneur, reprit modestement *Couloski*, à votre habillement je vois que vous êtes un Derviche, mais vous ne savez pas apparemment que je suis fils d'un Philosophe, & Philosophe moi même, Dieu merci. Or vous sentez à présent que je suis dispensé de faire des sottises. Or vous êtes un sot, reprit le Derviche. Vous en avez menti, répartit *Couloski*. C'est ce qu'il falloit démontrer dit froidement l'insolent Derviche : tenez, dit *Couloski* en lui appliquant un soufflet, voilà ma démonstration. Eloignez-vous si vous ne vou-

lez éprouver le poids de ma colere. Le Derviche qui ne se sentoît pas le plus fort se retira prudemment, & notre Philosophe continua son voyage.

Voilà , se disoit-il , que je suis tombé dans cette frénésie qu'on nomme colere , espece de maladie dans laquelle je m'étois promis de ne jamais tomber ; mais aussi mon pere ne m'avoit pas prévenu qu'il se trouveroit sur mon chemin un Religieux qui me diroit des injures. Il n'est pas aussi aisé d'être doux & patient que je me l'étois imaginé d'abord.

Tout en réfléchissant , notre Philosophe arriva à Constantinople ; il fut émerveillé à l'aspect de cette grande Ville , les Edifices les plus mesquins & du plus mauvais goût attiroient tour-à-tour son attention. Il fut plongé pendant quelques instants dans une admiration & un étonnement , qui tenoient quelque chose de la stupidité. Un Juif charitable , qui s'aperçut qu'il étoit Etranger , lui offrit poliment ses services & le tira de son assoupisse-

ment. *Couloski* rougit , parce qu'il vit qu'il avoit été étonné , & pria le Juif de le conduire chez son Oncle le Bacha ; je le veux , dit l'Hébreux ; mais Seigneur il y a plusieurs Bachas à Constantinople ; chez quel Bacha voulez-vous aller ? Chez mon Oncle apparemment , répondit *Couloski* ; chez mon Oncle , *Couloski* Bacha à trois queues de la sublime Porte. Le Juif suffisamment instruit conduisit notre voyageur ; mais à peine étoient-ils entrés dans la maison du Bacha , qu'ils entendirent des cris aigus , qu'ils virent des Esclaves que des Officiers du Serrail entraînoient , & qui paroissoient accablés de la douleur la plus sensible. Trois muets suivis de quelques Janissaires parurent. L'un d'eux portoit une tête au bout d'une pique. Juste ciel ! s'écria le Juif , quel événement affreux pour vous. C'est la tête du Bacha *Couloski* qu'on porte au Sultan. Fuyez loin d'ici , malheureux jeune homme ; car vous seriez infailliblement enveloppé dans la disgrâce de votre Oncle ;

& il vous en couteroit la vie. A ces mots notre Philosophe tomba à la renverse, & se mit à pleurer amèrement. Il n'y a point de temps à perdre, dit le Juif, sortons d'ici; croyez-moi. Pendant qu'il parloit ainsi, un Eunuque noir s'approcha d'eux & regardant *Couloski* en face, lui demanda son nom, qui il étoit & d'où vient il s'affligeoit ainsi : c'est répondit le Juif, le fils de *Mehemet Raïsaln* qui demeure à Andrinople : c'est un enfant qui a le cœur si bon, qu'il ne peut pas voir une tête au bout d'une pique sans pleurer. Est-il vrai, *Mehemet*, repliqua l'Eunuque, ce chien maudit de Prophète n'en impose-t'il pas ? Non, répondit en tremblant notre Philosophe, qui ne devoit jamais mentir.

Cette petite ruse l'ayant tiré d'affaire, le Juif l'emmena chez lui. Dès qu'il se vit en lieu de sûreté, la crainte fit place à la joie ; il ne pouvoit se lasser d'embrasser son Libérateur, ses Esclaves mêmes eurent part à ses caresses. Au milieu de ses transports il

renversa la table sur laquelle on alloit servir le souper; il fit des extravagances sans nombre, & le Juif qui craignoit pour ses meubles ne parvint qu'avec peine à calmer ses transports. Pour remettre son esprit dans son assiette, son hôte lui persuada d'avaller quelques verres d'un vin grec qu'il lui présenta; Ismaël le trouva d'un goût délicieux, il lui tranquillisa l'esprit en effet; mais ce fut aux dépens de sa raison, c'étoit là où l'honnête Hébreux l'attendoit. Un gros diamant qu'il avoit au doigt avoit attiré son attention, il ne tarda pas à s'en emparer aussi bien que de l'argent qu'il trouva dans ses poches : ensuite ne sachant que faire de notre Héros, il le porta & le coucha tout doucement sur le pavé.

Le pauvre *Ismaël* dormit quelques heures pendant lesquelles le vin acheva de faire son effet; il se reveilla en sursaut, & voulant tirer ses rideaux, dans l'instant il se sentit le corps froid & tout meurtri; il tata son lit & ne trouva que des cailloux pointus

pointus qui lui entroient dans les reins; alors se frottant les yeux , au clair de la lune , il s'aperçut qu'il étoit exposé à l'intemperie de l'air : il se leva , & ne pouvant plus douter de son malheur , il se répandit en imprécations contre le Juif; mais ce fut bien pis , quand il connut qu'il étoit volé , & que l'indigne Chifouk ne lui avoit rien laissé. C'est ainsi , s'écria - t - il , que le Prophète punit les transgresseurs de la philosophie. Je me suis étonné en entrant à Constantinople. Je suis tombé dans une douleur extrême à la veille du coup mortel dont j'étois menacé , j'ai menti pour l'éviter. Je me suis réjoui avec excès , j'ai mis mon estime dans un Juif à qui je dois la vie , & j'ai péché contre la tempérance; mais je ne pouvois pas m'attendre au spectacle éblouissant d'une ville telle que Constantinople , à la catastrophe de mon oncle , au bon procédé du juif , qui sembloit mériter ma confiance , & sur-tout à son vin grec qui est en partie la cause de l'état dé-

plorable où me voilà réduit. : cela est triste; & cependant il faut prendre patience, puisque comme mon pere dit fort bien, il n'y a pas de mal physique sur la terre. J'ai été pris au dépourvu, tenons nous mieux sur nos gardes.

Ismaël cheminant tristement, ne sachant quel parti prendre, & maudissant sa mauvaise étoile qui lui avoit fait quitter le philosophe son pere, & commettre quantité d'actions à la honte de la philosophie, cherchoit un caravansera pour y cacher sa douleur & y assouvir sa faim. Un honnête Musulman l'arrêta en le priant de lui dire s'il ne se nommoit pas *Ismaël Couloski*; c'est selon, répondit-il, si vous voulez me faire du mal, je ne m'appelle pas *Ismaël*, mais si vous voulez m'empêcher de mourir de faim, je suis tout ce que vous voudrez. Eh bien, reprit l'honnête Musulman, si j'étois un Banquier chargé par *Ismaël Couloski* de trouver son fils à Constantinople, si je l'avois cherché toute la journée, si

sur la foi de votre physionomie étrangère , je vous abordois dans le dessein de vous remettre deux mille séquins , seriez-vous *Ismaël Couloski* ? oui assurément ; s'écria notre Philosophe ; en ce cas , dit le Banquier , suivez-moi , & sur votre quittance , je vais vous compter les deux mille séquins.

La confiance d'*Ismaël* ne fut pas trompée , on lui délivra son argent , & même on lui offrit un logement commode qu'il accepta ; l'intention de son pere étoit de le mettre à même de solliciter la bienveillance du Divan sans être à charge à personne ; mais la fin tragique de son Oncle ne lui permettoit guere de donner carrière à son ambition ; cependant le Banquier prit avec tant de zèle ses intérêts , que le Grand-Visir consentit à ne pas le rendre responsable de la faute du Bacha. Les richesses de celui-ci étoit son crime , c'en est un qu'on ne pardonne guere dans cet Empire , où les confiscations font un des plus grands revenus du Prince ; où le mobilier des Ministres appartient après

leur mort au fîc Impérial : où l'on ne connoît point de loix que le caprice & la fantafie d'un feul ; dans cet Empire enfin qu'on prétend n'être pas defpotique , parce que des foldats qui font eux - mêmes les foudiens du defpote , lui ont arraché quelquefois le fceptre des mains ; comme fi les Ilotes n'avoient pas été des Efclaves , parce qu'ils firent trembler leurs maîtres ; comme s'il importoit au peuple que ces nouveaux Prétoriens difpofaffent du thrône , tandis que le même joug s'appesantit fur fa tête ; qu'il languit , accablé par le pouvoir arbitraire ; & qu'il ne voit dans ceux qui gouvernent fous un maître invifible que de vils Efclaves & d'odieux Tyrans.

Couloſki qui n'avoit jamais vu bruler l'amorce d'un moulquet , eut la place d'un Aga des Janiffaires à qui le Grand-Seigneur venoit d'envoyer le fatal cordon. Dans ce poſte arrofé de fang , *Iſmaël* ne tarda pas à prendre la hauteur & l'arrogance d'un favori de la fortune ; il crut avoir fixé fon inconf-

tance , il espéroit se voir bientôt le chef de ce Corps redoutable dont il étoit un des principaux Officiers.

Son cœur livré à l'ambition étoit devenu la proie des foudres dévorants qui l'accompagnent , mais il n'étoit pas fermé à l'amour ; cette passion s'y introduisit aisément & ne fit qu'augmenter le désordre qui y regnoit. *Ismaël* s'étoit fait , autant par air , que par gout , un Sérail qui avoit la réputation d'être un des mieux composés de Constantinople. Ses Emissaires lui avoient amené de Géorgie plusieurs de ces belles filles qui y sont un objet de commerce , & dont la perte de la liberté enrichit les parens : leur éducation les prépare au rôle qu'elles doivent jouer un jour ; on leur apprend à se défaire du sentiment de fierté si naturel à leur sexe , qu'on le regarde dans d'autres pays comme le bouclier de la vertu : toutes les leçons qu'on leur donne roulent sur l'art de plaire & les moyens qu'on leur fait envisager pour y parvenir ; c'est d'être complaisantes & soumises. Avec ce beau secret

elles ne parviennent guere à gagner sur des maîtres impérieux le pouvoir que leurs charmes devoient leurs donner , ni à rendre leur tendresse durable. Nos Européennes élevées différemment, savent allumer les desirs. Les Georgiennes ne sont bonnes qu'à les éteindre.

Au milieu de vingt Odaliques , dont la plus laide auroit été infailliblement étouffée dans les jardins publics de Paris , *Ismaël* avoit conservé la liberté de son cœur ; une petite personne médiocrement jolie la lui fit perdre , & vengea sur lui l'affront qu'il avoit fait à son sexe par son insensibilité.

Notre Philosophe en se promenant sur le port où se fait le trafic des Esclaves , entendit un marchand d'Arménie jurant en bon Turc , & une jeune fille qui se moquoit de lui en François. Ne suis-je pas bien malheureux , disoit l'Arménien , j'ai acheté cette chienne de petite Françoisse quarante séquins & on ne m'en offre pas un. Je me vois obligé de la garder pour

mon compte : cela est fâcheux , dit *Ismaël* , qui se piquoit de générosité ; tiens , voilà tes quarante séquins , mènes cette *Françoise* dans mon Palais.

Henriette , c'est le nom de la petite personne , passa plusieurs jours dans le sérail d'*Ismaël* sans recevoir de ses visites. Cette marque de mépris si sensible à une Asiatique , n'avoit rien d'affligeant pour elle , un infidèle ne lui paroïssoit pas capable d'aimer , ni digne d'être aimé ; l'air gauche & maussade de ses compagnes l'avoit encore plus frappé que leur beauté ; elle ne leur envioit pas les faveurs de leur maître ; qu'il rende hommage à leurs charmes , disoit-elle , & qu'il néglige éternellement les miens , ma captivité m'en paroîtra plus douce ; mais il faut avouer que je suis bien heureuse qu'un Turc ne soit pas connoisseur : *Ismaël* le devint pour son malheur , si c'étoit l'être que d'abandonner la beauté pour les graces & le sentiment pour l'esprit ; il lui prit fantaisie d'entretenir *Henriette* pour savoir d'elle-même , comment elle se trouvoit dans

son nouvel état, & si elle regrettoit sa patrie : elle sâtisfit à ses questions avec le secours d'un interprête, dont par la suite elle parvint à se passer ; elle l'assura qu'elle soupiroit après l'instant de recouvrer sa liberté, & qu'elle ne goûtoit dans le Sérail aucun amusement qui pût lui en rendre le séjour supportable. *Ismaël* fut surpris & piqué de cette déclaration. Vos compagnes, lui dit-il, s'estiment les plus heureuses femmes de la Turquie : elles sont nées pour l'esclavage, répondit *Henriette*, elles ne sentent point le poids des fers qui m'écrasent. Vous regnez sur leurs cœurs, tandis que le mien vous deteste. Votre ennuyeuse présence les comble de joie. Vous êtes un homme après tout, & c'est tout ce qui leur faut : que voudriez-vous de plus, reprit notre Philosophe ; Seigneur, continua la Françoise, je voudrois de la délicatesse, des soins, des prévenances, des manieres & de l'esprit, enfin le don de plaire, toutes choses ignorées des Turcs & surtout de votre Seigneurie. *Ismaël*

trouva son esclave difficile à contenter : cependant voulant à tout prix lui faire changer de langage, il sortit en lui laissant un gage d'une tendresse naissante, *Henriette* le suivit, en éclatant de rire, reprenez ce mouchoir, lui dit-elle, je suis bien éloignée d'aspirer à l'honneur qu'il me présente, portez-le à quelqu'autre qui connoisse tout le prix d'un présent que je dédaigne ; vous êtes singulier avec vos mouchoirs, gardez-les s'il vous plaît &c attendez que je vous en donne moi, oh ! sur ma parole vous attendrez long-temps.

Couloski ne concevoit rien à de pareils refus ; mais leur effet fut prompt, il sentit naître dans son cœur une tendresse violente, qui lui fit mettre tout en œuvre pour les surmonter, il demanda comme une grace un bien qu'il s'imaginoit avoir acquit. Ce fier Musulman tomba aux genoux de son Esclave, & la rendit la souveraine de son sort : tant d'abaissement satisfisoit la vanité de sa maîtresse sans pouvoir vaincre son indifférence.

Pendant qu'*Ismaël* se livroit à l'amour , le Visir son Protecteur songeoit à avancer ses affaires en satisfaisant son avarice & son ressentiment personnel. Le suprême Aga , personnage très riche & très puissant , avoit osé le contredire devant le Sultan ; il est plus difficile à un Ministre de dissimuler une offense que de la punir. Le Grand Visir ne pensoit qu'au moyen de perdre l'Aga & de profiter de ses dépouilles ; il avoit dressé toutes ses batteries en politique habile. *Couloski* étoit dans le secret , la place du coupable lui étoit promise , l'espérance de l'occuper bientôt reveilloit son ambition assoupie , il regardoit cette dignité comme un titre de plus pour gagner le cœur d'*Henriette*. Quoiqu'il la vit toujours très-assidument , & qu'il fit montre des mêmes sentimens qu'il lui avoit jurés , cette fille pénétrante n'eut pas de peine à s'appercevoir , qu'une affaire sérieuse remplissoit son esprit : pour éprouver son pouvoir , elle se mit en tête de lui en arracher la connoissance ,

il ne lui en couta que quelques regards, quelques mots, qui pouvoient être interprétés dans un sens favorable; il ne faut pas faire une grande dépense de coquetterie avec un Turc. *Ismaël* qui se croyoit déjà au comble de ses vœux, lui déclara de bonne foi l'entreprise que le Visir avoit concertée avec lui, entreprise dont l'heureux succès alloit revêtir son Esclave d'une des premières dignités de l'Empire Ottoman.

Trois jours après cette confidence le Grand Visir fut relegué dans une Isle de l'Archipel, & *Couloski* apprit avec effroi que l'Aga qu'il avoit voulu perdre avoit obtenu la place du Ministre disgracié, il courut à l'appartement de la Française pour tâcher de démêler si son indiscretion n'avoit pas été cause de cet événement fatal; c'étoit là qu'il devoit apprendre toute l'étendue de son malheur. *Henriette* n'y étoit plus: l'Eunuque à qui la garde en étoit confiée avoit prit la fuite avec elle; alors il ne douta plus qu'abusant de sa confiance, elle ne fût

parvenue à instruire l'Aga de l'entreprise qui se tramait contre lui , que pour prix d'un si grand service , elle ne s'eût obtenu la liberté. Or *Ismaël* ne se trompoit pas. *Henriette* avoit corrompu la fidélité de son gardien ; il s'étoit chargé de découvrir tout cet affreux mystère à l'Aga ; ce dernier avoit favorisé leur evasion , & pressant adroitement des circonstances , il s'étoit élevé sur les ruines de son ennemi.

Notre Héros replongé dans l'infortune se mit à réfléchir comme de coutume , et sans rien perdre de la bonne opinion qu'il avoit de lui même , attribua tous ses torts à une sorte de fatalité à laquelle il n'avoit pu se soustraire : le dépit qu'il en eut , l'empêcha de retourner chez son pere , où vraisemblablement le courroux du nouveau Visir ne l'auroit pas suivi ; il profita d'une caravane de marchands qui alloient en Perse pour quitter Constantinople avec plus de sûreté , & s'étant muni de tout ce qu'il pouvoit emporter de plus pré-

cieux , il laissa le reste de ses biens au pouvoir de ses ennemis.

Il y avoit dans la caravane un de ces suffisants personnages qui , nés avec un amour extraordinaire pour la dispute , ne souffrent jamais qu'on ait impunément d'autres sentimens que les leurs. C'étoit un Persan , zélé Secrétaire d'*Ali*. Il ne laissoit échapper aucune occasion de faire l'éloge de ce fameux Disciple du Prophete aux dépens d'*Omar* , que les Turcs ont en vénération. Comme *Ismaël* étoit le plus jeune de la troupe , il espéroit de le persuader le premier : aussi ne cessoit-il de lui exagérer la douceur de la Loi , suivant le Commentaire d'*Ali*. *Ismaël* élevé dans l'opinion d'*Omar* , tâchoit de la défendre : mais son Adversaire , plus exercé que lui dans ces sortes de combats , l'accabloit de citations & d'autorités. *Couloski* se fâchoit quand les raisons lui manquoient : c'est l'usage dans les disputes ; mais ce qui n'est pas d'usage , & qui arriva cependant , c'est qu'en se sachant bien fort , il quitta son senti-

ment pour embrasser celui du Sectateur d'*Ali*. Il en vint même à convenir qu'*Omar* fut le plus méchant des hommes, & qu'il se pouvoit bien faire que *Méhémet Mohadin* vécût encore comme le croient les Persans.

Notre Philosophe avoit de la peine à se justifier cette dernière défobéissance ; mais, disoit-il, y a-t-il tant de mal au fond, de changer de sentiment quand on nous prouve que nous étions dans l'erreur ? On ne peut guere se refuser à l'évidence sans faire preuve d'une opiniâtreté condamnable ; & après tout, mon pere ne m'avoit pas dit qu'on disputeroit avec moi pendant plusieurs jours sur ma créance, & que je serois obligé de donner gain de cause, ou de convenir que j'étois un sot, ce qui auroit été bien dur pour un Philosophe.

C'est ainsi que notre pauvre Voyageur, en s'appercevant de ses sottises, trouvoit des sophismes pour les disculper. Voilà les hommes. Comment auroient-ils de la bonne foi avec les autres ? ils n'en ont presque

jamais avec eux-mêmes. Cependant *Couloski* sentoît intérieurement je ne fais quoi qui ne dépofoit pas en faveur de fon innocence : fon cœur étoit livré à la trifteffe ; un événement imprévu y mit le comble , la caravane fut volée. *Ismaël* au défefpoir prit alors le feul parti qui lui reftoit , celui de retourner chez fon pere. Sa préſence adoucit d'abord fa douleur. O mon pere ! s'écria-t-il , j'ai péché contre la Philoſophie & contre vous. Je ſuis tombé dans toutes les fautes que je vous avois promis d'éviter. Mon fils , dit le vieux *Couloski* , vous n'avez péché que contre vous-même ; mais c'eſt peut-être ma faute. Je ne vous avois pas appris à vous défier de votre amour propre , c'eſt lui qui vous a perdu. Du moins vous pouvez tirer un grand profit de vos égarements pour le reſte de votre vie. On n'apprend guere à être ſage qu'à ſes dépens. Vous voilà guéri de la préſomption , c'eſt toujours quelque choſe. Les Philoſophes ne ſont pas à l'abri de faire des faux pas ; ils tom-

bent même quelquefois , mais ils se relevent plus forts & plus courageux qu'auparavant ; instruits par le malheur , ils fournissent le reste de leur carrière sans broncher.

C'est ainsi que parloit le sage pere de notre Héros. Ses principes n'ont pas cette profondeur que nous admirons dans nos Auteurs François. Les champs de la Philosophie , dans lesquels nous avons fait tant de riches moissons , sont encore stériles pour les Turcs. Ils donnent tout bonnement le titre de Philosophes à ceux qui enseignent la Morale & la pratique. Pour nous , nous n'accordons ce beau titre qu'à nos Géometres , à nos Physiciens , à nos Naturalistes , à nos Agriculteurs. Tous ces gens-là sont épris de l'amour de la sagesse : aussi font-ils des progrès si rapides dans la connoissance du cœur humain , que nous n'avons pas le temps de nous en appercevoir.

LETTR E

L E T T R E

A M. DESPREZ DE BOISSY,

AVOCAT AU PARLEMENT DE PARIS,

SUR LES SPECTACLES.

TOut le monde ne fait pas , Monsieur , qu'avec approbation & privilege , chez *Lottin & Buttard* , rue St. Jacques , on distribue la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , laquelle vous auriez bien dû adresser aussi à M. de *Voltaire* , puisqu'il partage avec moi les politesses qui vous sont échappées dans le feu de la composition. J'appelle politesses , ces expressions pittoresques , *vous dormez , vous rêvez , vous êtes un esprit dissous dans la volupté.* Ce seroit peut-être des grossièretés dans le langage du vulgaire , mais les Auteurs savent à quoi s'en tenir sur ces choses-là. Au reste , l'essentiel est d'avoir rai-

D

son : j'aimerois mieux une démonstration dans le style des halles , qu'un sophisme de *Jean-Jacques Rousseau*.

Depuis quelques années il a paru environ quatre ou cinq douzaines de brochures pour ou contre les Spectacles. Que nous reste-t-il de cette abondance ? La Lettre du fameux *Jean-Jacques* , la Réponse de M. d'*Alembert* , & , si vous voulez , votre lettre à M. le Chevalier de *** , & celle que vous m'avez adressée. L'ex-Citoyen de Geneve , aujourd'hui Citoyen errant , trouve notre Théâtre plus barbare que les combats des Gladiateurs. *La vie est si courte , & le temps si précieux* , qu'il ne permet que l'ivrognerie aux hommes & la coquetterie aux femmes , deux passions bien dignes d'être recommandées par un Philosophe qui s'est moqué de nous , en faisant semblant de vouloir nous instruire. Ses paradoxes ne sont pas faits , ce me semble , pour être réfutés sérieusement. On peut comparer ses ouvrages à ces obélisques si vantés , dont l'orgueil & l'industrie n'ont fait

que des monuments inutiles aux hommes. Il faut admirer son éloquence & en déplorer l'usage. Il ne faut pas , sur-tout, se vanter d'avoir arraché son masque , car il y a long-temps qu'il n'en porte plus. Vous le voyez avec plaisir condamner nos Spectacles : mais prenez y garde, votre façon de penser differe prodigieusement de la sienne, il avoue qu'il n'a jamais manqué volontairement la représentation d'une Comédie de Molière , & vous n'avez jamais été à la Comédie ; il croit les Spectacles nécessaires à un Peuple corrompu & vous voulez les lui interdire ; vous auriez honte de dire avec lui que si notre Théâtre étoit plus chatié , il en deviendrait ennuyeux , & *qu'alors il vaudroit autant aller au Sermon*. Après cette plaisanterie indécente & l'aveu qu'il fait ,

„ qu'en certains lieux les Spectacles
 „ sont utiles pour attirer les Etran-
 „ gers , pour augmenter la circula-
 „ tion des espèces , pour exciter les
 „ Artistes , pour varier les modes ,
 „ pour occuper les gens trop riches

„ ou aspirant à l'être; pour les ren-
 „ dre moins malfaisants, pour dis-
 „ traire le Peuple de ses miseres ,
 „ pour maintenir & perfectionner le
 „ goût , pour couvrir d'un vernis
 „ de procédés la laideur du vice ,
 „ pour empêcher en un mot , que
 „ les mauviases mœurs ne dégèrent
 „ en brigandage „. Après cette dé-
 „ claration qui autorise si formellement
 les Spectacles dans toutes les grandes
 Villes; n'y a-t-il pas lieu de s'éton-
 ner qu'on se soit servi du nom & de
 l'autorité de M. *Rousseau* pour les
 proscrire : quoique je sois leur Par-
 tisan je n'en dissimulerai point les
 abus , je les connois & vous vous en
 doutez , mais vous avez négligé la
 seule voie qui pouvoit vous conduire
 à la découverte de la vérité. Ce n'é-
 toit pas assez de lire *Corneille* , *Ra-
 cine* & *Moliere.* , avant de les con-
 damner il falloit les entendre sur la
 Scene , vos scrupules vous en ont
 empêché; on ne doit pas , dites vous ,
 s'exposer sur une riviere dans un en-
 droit où l'on court risque de se noyer ,

cela peut être ; mais vous avouerez du moins que quiconque a couru ce danger doit en parler plus favamment que vous : c'est le cas où je me trouve ; ayant osé plusieurs fois m'embarquer sur cette riviere orageuse que vous n'avez apperçue que de loin ; ayant eu le courage d'applaudir au Théâtre *Athalie & Polieucte*, que vous vous êtes contenté de lire dans votre cabinet, où votre vertu apparemment ne court pas risque de faire naufrage, mais mérité m'a donné sur vous l'avantage de l'expérience : je ne prétends pas en abuser, ni exercer sur votre conscience un Empire qui n'est dû qu'à votre Directeur. Quelques réflexions sur le goût que tous les Peuples policés ont montré pour les spectacles, sur la nature des nôtres, sur leur utilité & sur leurs inconvénients ; voilà la matiere de cet écrit, vous m'avez attaqué comme fauteur du théâtre, quoique je n'aie jamais travaillé pour lui ; tout mon crime à vos yeux est de n'avoir pas été de votre avis, & de m'être expliqué un peu librement

sur votre Lettre à M. le Chevalier ; puis-je mieux faire aujourd'hui , que de vous mettre à même de juger de mes véritables sentiments ?

Melpomene & *Thalie* se sont établies chez les Grecs presque en même temps : avant elles les Fêtes instituées en l'honneur de Bacchus & de plusieurs autres divinités étoient autant de spectacles où tout le Peuple prenoit un vif intérêt. La Tragédie, selon M. de *Lamotte* , nous est venue d'une humeur triste & compatissante, & la Comédie d'une humeur enjouée , maligne, ou peut-être un peu philosophique. Ce qu'il y a de vrai c'est que l'une & l'autre sont si naturelles dans leur principe, si à la portée de l'esprit humain, qu'on est tenté de croire que comme la poésie & la musique, elles ont existées de tous les temps. Il n'est pas difficile de trouver l'époque de la perfection des arts d'imitation, mais leur origine est couverte de nuages qui la dérobent à nos foibles yeux. Ceci a bien l'air d'une impiété litté-

raire ; je ne doute pas que les savans n'en soient revoltés, & qu'ils ne me sachent très-mauvais gré sur-tout , d'ignorer que *Thespis* est véritablement l'inventeur de la tragédie ; à Dieu ne plaise que je veuille me brouiller avec eux pour cette bagatelle ; je conviendrai que *Thespis* barbouillant ses acteurs de lie , & les faisant débiter de grosses injures aux passants , étoit un grand homme sans contredit. Après cet aveu , qui ne m'a pas peu couté , me fera-t-il permis de demander si ceux qui recitoient chez les Hebreux les cantiques de Moïse , si ceux qui recitoient les Poèmes d'Homere , si les Egiptiens qui déplorent en vers la mort d'*Osiris* , n'étoient pas des Acteurs dans toute la force du terme & peut-être plus habiles que *Thespis* sur son chariot. Je m'arrête dans un beau chemin & l'on doit admirer ma modération ; il ne tiendrait qu'à moi de remonter bien plus haut qu'*Homere* chez les Grecs mêmes ; car il n'est pas vraisemblable que des ouvrages aussi en-

nuyeux & aussi sublimes que les siens, soient sortis tout-à-coup d'une langue, qui n'eut pas encore été maniée par des Poètes ; ce n'est pas là la marche de la nature, il faut donc convenir à l'exemple de plusieurs gens de lettres, que la Grece vit des Poètes avant leur Prince. Dès-lors rien n'empêche de croire que des amateurs de leurs écrits les apprirent par cœur, & se firent un plaisir de les déclamer en public, ni que les Poètes mêmes, n'aient été de Ville en Ville amuser les Peuples par la représentation de leurs Drames, comme *Homere* le fit depuis pour gagner de l'argent & de la gloire. Je vois des Fêtes pompeuses en usage dans l'antiquité la plus reculée. Elles me prouvent le goût des hommes pour les Spectacles en tout genre ; j'entends des personnages prêter leur voix aux Disciples d'Appollon ; pleins de leur sujet, ils ne cherchent qu'à faire passer dans mon ame les transports qu'ils éprouvent. Voilà des pièces, des Acteurs, l'Art de la déclamation connu du

temps d'*Orphée* ; tout cela n'est pas absolument la Tragédie ou la Comédie, mais on ne peut nier que le germe de ces deux productions du génie n'y soit aussi aisé à appercevoir, que dans l'histoire de *Thespis* & du *Bouc*.

On a trouvé chez les Chinois les Déeses de la Scene en possession de charmer par des drames qui durent communement plus de huit jours de suite. Les Perruviens avoient aussi un Spectacle dans les jours de Fêtes qui leur représentoit les belles actions de leurs Princes ; cependant ces Peuples n'avoient jamais oui parler de *Thespis*. Ils ne durent qu'à leur imagination, l'invention des Arts. L'Européen étonné cherche envain le point, d'où ils sont partis, pour arriver à l'état dans lequel ils sont restés. On n'y voit aucune trace à la vérité de cette nuit profonde repandue si long-temps sur nous, jamais le flambeau des Arts n'a éclairé leurs climats d'une lumière aussi éclatante que celle qui nous frappe aujourd'hui.

d'hui, mais il a toujours brûlé pour eux , tandis qu'il s'est éteint pour nous. Le jour des Chinois est encore à son aurore, & le notre approche peut-être de son déclin.

Le premier Auteur tragique qui mérite ce titre selon l'idée que nous y attachons, c'est *Eschyle*. *Sophocle* & *Euripide* firent une ample moisson de lauriers en marchant sur ses traces. *Aristophane* & *Menandre* négligerent l'Art d'attendrir, & de faire trembler les hommes pour l'Art plus nécessaire de les corriger par une peinture animée de leurs défauts, le Brodequin disputa au Cothurne l'honneur de plaire au peuple le plus spirituel de la Grece. Les Athéniens amis de tous les talens, ne savoient pas mésestimer ceux qu'ils applaudissoient, les Auteurs & les Acteurs jouirent chez eux d'une considération générale. L'ambition & la vengeance avoient bannis l'amour de leurs Tragédies; elles roulent sur ces deux pivots, & font par là l'admiration des stupides admirateurs de l'antiquité, comme si

ces passions considérées philosophiquement , étoient plus nobles , plus grandes , plus énergiques que l'amour. Les Dieux & les Héros des Grecs fournirent abondamment des sujets à la Scène , leurs Tragédies étoient prises dans leur histoire : elles avoient ainsi pour eux une sorte d'intérêt qui manque aux nôtres , & qu'il seroit aisé de leur donner ; ils eurent sous la forme de Comédies des satyres violentes contre les citoyens les plus distingués : on a peine à s'étonner de cette liberté , à laquelle enfin on prescrivit de justes limites , quand on considère les sarcasmes que les Poètes lançoient contre les Dieux mêmes , & la manière dont ils se plaisoient à avilir leur Majesté. Au sortir de leurs Temples , le Peuple venoit rire au Théâtre à leurs dépens ; d'ailleurs l'esprit républicain n'est pas éloigné de cette licence , dont les effets seroient si dangereux parmi nous. *Les Philosophes* , cette pièce l'opprobre de notre siècle , auroit été goûtée dans un pays où les grands hom-

mes en tout genre , sembloient dangereux , où l'ostracisme étoit établi. La politique est une science , dont chacun se mêle volontiers dans une République. Les Orateurs & les Poètes étoient les oracles des Athéniens , plusieurs de leurs pièces avoient pour but la nécessité de la guerre ou de la paix , le danger ou l'utilité d'une alliance , la réformation des abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement. Sous des fictions ingénieuses on trouvoit des vérités importantes : c'est ainsi , Monsieur , qu'au Théâtre comme à la Tribune aux harangues , la voix du patriotisme se faisoit entendre & qu'on apprenoit au Spectacle à regir l'Etat.

Il importe peu à la postérité que *Sophocle* & *Euripide* aient été des débauchés , qu'*Eschyle* & *Aristophane* aient aimé le vin. Les mœurs son respectées dans leurs écrits, c'est du moins une preuve que leurs contemporains étoient assez honnêtes pour les obliger de le paroître. Si nous voulons justifier le goût & les dépenses excé-

fives des Athéniens pour les Spectacles , ne les considérons pas en spartiates rigides , en platoniciens outrés , ne les chargeons pas de la mort de *Socrate* ; mais tâchons de comprendre quel effet devoit produire sur des hommes aussi polis , aussi délicats , que les habitans de l'Attique , un Spectacle qui charmoit à la fois & les yeux & les oreilles , qui satisfaisoit également l'esprit , la politique & la décence ; alors nous condamnerons moins durement les profusions du Peuple Athénien,,. Qui
 „ voudra faire le Comte , dit Amyot
 „ avec la naïveté du langage de son
 „ temps , combien lui a coûté cha-
 „ cune Comédie ; il se trouvera qu'il
 „ a plus dépendu à faire jouer les
 „ Tragédies des Bacchantes ou des
 „ Phœnissès , ou à faire représenter
 „ les Actes d'une Médée ou d'une
 „ Electra , que non pas à faire la guerre
 „ aux Barbares , pour acquérir l'Em-
 „ pire sur eux , ou pour défendre sa
 „ liberté contre eux ,.

Les Romains ignorerent long-temps

les plaisirs de la Grece , leur nom n'étoit pas encore parvenu dans l'Asyle des Muses , que , porté sur les aîles de la victoire , il faisoit déjà trembler les Rois au milieu de leurs Cours ; ils n'éclairerent le monde qu'après l'avoir dompté. Les Ecrivains du siècle d'*Auguste* vivront aussi longtemps dans la mémoire des hommes , que les plus courageux & les plus fameux Conquerants ; on fait assez combien ce peuple magnifique mit de grandeur & de pompe dans ses Spectacles , & l'on connoit trop ses Auteurs dramatiques pour qu'il soit besoin d'en dire quelque chose ici ; je me bornerai à déplorer avec vous , Monsieur , l'aveuglement de Rome , qui ne lui permit pas de tirer à beaucoup près autant d'utilité du Théâtre qu'il en étoit susceptible , & j'avouerai en passant , que les pièces de *Terence* ne sont pas aussi châtiées qu'elles auroient dû l'être ; il a fait plus de bien au Théâtre qu'à ses Concitoyens ; on est fondé à croire que la morale ne fut jamais l'objet

que cet Auteur se propoſa dans ſes compositions : on prétend que c'eſt par reſpect pour les Dames Romaines , qu'il n'a fait paroître ſur la Scène que des Eſclaves & des courtiſanes ; c'eſt-à-dire qu'en ce temps-là les femmes honnêtes n'aimoient à voir au théâtre que des femmes qui ne l'étoient pas , que leur vertu étoit ſi délicate qu'il ne falloit y toucher en aucune maniere. C'étoit la profaner que d'en parler. Celle de nos jours eſt heureuſement un peu plus robuſte , & nos Auteurs en tirent un bon parti. Nous avons des Heroïnes d'une vertu à faire peur. Nos femmes qui les admirent , & les propoſent pour modèles à leurs filles , auroient d'autant moins raiſon de s'en fâcher , qu'on eſt obligé d'avouer que ces rôles ne ſont pas faits à leur dépens.

Quand deux Peuples éclairés , ingénieux & polis , ont cultivé un Art quelconque , c'eſt un préjugé en ſa faveur , lequel doit engager les autres Peuples à ſe le rendre propre. Tout les y invite ; la facilité d'y ajouter

de nouvelles beautés , de remédier aux anciens défauts , & l'espérance de le porter au plus haut degré de perfection. On est flatté de découvrir une mine d'un métal précieux ; mais la simple découverte n'en suppose pas la richesse : quelquefois les embarras & les fraix de l'exploitation ne repondent pas à l'attente du propriétaire , & après avoir longtemps tatonné inutilement , afin de trouver une veine assez abondante pour remplir ses vœux , il se voit obligé de renoncer à son entreprise. Qui ne préféreroit pas l'or tout prêt à être mis en œuvre , au travail de le chercher dans les entrailles de la terre , qui le dérobe à notre avidité ?

Ce n'étoit pas assez sans doute que les Grecs & les Romains eussent aimé les Spectacles pour nous obliger à les aimer , ni qu'ils eussent ouvert cette route si battue depuis , pour nous déterminer à y entrer. S'ils s'étoient trompés & qu'elle ne conduisit pas au plaisir , nous ne les y aurions pas suivis , ou du moins nous l'aurions
déjà

déjà quittée ; cependant nous y marchons avec ardeur ; les Espagnols , les Italiens & les Anglois , animés par les mêmes motifs , s'efforcent de nous atteindre , les autres nations de l'Europe voient avec admiration tout le chemin que nous avons fait ; & il n'y a peut-être que nous qui nous appercevions qu'il nous en reste encore à faire.

Convenons donc , Monsieur , si nous sommes de bonne foi , qu'il faut que *Melpomene* & *Thalie* soient partagées de quelques attraits bien touchans pour avoir remporté un si grand nombre de suffrages , ne nous déclarons pas légèrement les ennemis de ces deux aimables Sœurs , tandis que presque toute l'Europe leur dresse des Autels , & songeons que le plus grand tort qu'on puisse faire à l'homme , c'est de lui ravir ses plaisirs. Je ne badine point , cela est plus sérieux qu'on ne pense ; ce tort dans plusieurs occasions coûte la vie à son Auteur , tout malfaiteur qui ôte à un Citoyen le plaisir de la réputation ou celui de

la vie , ou celui de l'argent , qui est lui-même la source de tous les plaisirs , mérite de subir la rigueur des loix ; vous en conviendrez vous-même , quelque'étonné que vous soyez de trouver les ravisseurs de plaisirs si coupables & si punis.

Nous ne connoissons pas tous les Spectacles établis sur la terre , mais j'ose avancer , sans craindre d'être démenti par les voyageurs , qu'il n'y a point de nations un tant soit peu civilisées , qui n'aient une sorte de spectacle adapté à son génie & à ses mœurs.

Les habitans de la côte de Coromandel , ont un goût très - vif pour les représentations theâtrales , leurs pièces sont divisées en actes & en scènes ; ils ont des machines assez bien servies pour exécuter les changements de décoration : on assure que leurs *Acteurs ont une mémoire si heureuse , qu'ils n'ont pas de souffleurs*. Les pièces informes que l'on a long-temps représentées dans nos Eglises pour l'édification & le plaisir de nos Ancêtres ,

valaient - elles mieux que celles qui font aujourd'hui les délices de quelques nations encore sauvages & qui cesseront peut - être de l'être quand nous le redeviendrons ? Je ne pense pas qu'il y ait rien qui nous paroisse plus absurde que ces prétendues Comédies où le Diable & les Saints jouoient leur rôle avec le Pere Eternel & la Vierge Marie ; c'est une preuve cependant de l'attrait attaché au Spectacle , & de la puissance qu'il a sur les esprits. En remontant beaucoup plus loin nous verrions les Druides enseigner la Poësie & la Musique à leurs contemporains , composer & déclamer des poëmes où les exploits des grands hommes , leurs aventures & leurs malheurs étoient célébrés à la maniere du temps ; comme Auteurs & comme Acteurs , ils étoient honorés de leurs concitoyens. Plus l'on y réfléchit , moins l'on apperçoit la source du discrédit , où sont tombés la poësie & les personnages, qui s'empres sent de nous en retracer tous les charmes.

Les Turcs font exécuter des danses & des morceaux de dialogue dans leurs Sérails, les Persans font de même, ils ont une certaine hymne dont parle *Chardin*, laquelle ne ressemble pas mal à une Tragédie ; encore un coup, Monsieur, ce témoignage presque-universel dépose trop fortement que le Spectacle est un plaisir pour qu'il n'en soit pas un en effet. Il me reste à examiner à présent, si ce plaisir est aussi dangereux, aussi funeste, que vous semblez le penser ; je procède avec ordre, ce me semble. Quand on a à faire à un adversaire tel que vous, on ne sauroit prendre trop de précautions pour se rendre favorable l'événement du combat.

Notre Théâtre est sans contredit plus raisonnable que ceux de nos voisins ; cependant la vraisemblance y est encore horriblement choquée : dans les pièces où les trois unités sont le plus scrupuleusement observées, de mesquines décorations, une scène trop resserrée, des habil-

lements à travers desquels perce toujours le goût national, des confidens ridicules & nécessaires, des *à parte* qui ne sont pas dans la nature, des fureurs rimées, un jeu compassé, une servile attention à plaire au parterre par des mugissements déplacés ou par des grimaces étudiées devant un miroir, ce sont autant de taches qui déparent la Scène Françoisse aux yeux du connoisseur. Les applaudissemens mêmes, comme je l'ai dit ailleurs, sont des preuves que l'illusion n'est pas parfaite & qu'on sent malgré soi, qu'on est à la Comédie. A qui voudroit faire un volume, ces choses là en fourniroient la matiere, mais la mienne ne me laisse pas la liberté de m'y arrêter; j'ai établi que l'Art dramatique est un Art agréable, je ne dois plus m'occuper qu'à examiner s'il est utile.

Pour bien juger d'un tableau il faut entrer dans l'intention du peintre, considérer attentivement le mélange des couleurs, la hardiesse & l'élégance du pinceau, les proportions

du sujet , l'expression qu'il s'est appliqué à lui donner & l'effet qui en résulte. Ainsi pour s'assurer si les Spectacles sont bons ou mauvais , il faut jeter un coup d'œil sur les pièces qu'on y représente. La déclamation n'étant que l'art de les faire valoir , si les Auteurs ne sont pas reprehensibles , il s'en suivra que les Acteurs sont innocens.

Dans le nombre des mauvaises pièces , vous ne comptez point *Athalie* & *Esther* ; j'espère , Monsieur , que vous n'y comptez pas non plus la Tragédie de *Polieucte* , & que vous voudrez bien faire le même honneur à celle d'*Alzire* : où trouver plus de douceur & d'humanité , que dans *Alvarès* , plus de grandeur d'ame que dans *Gusman* ? Quelle femme , que cette *Alzire*. Déchirée par ces sentimens si puissans sur les cœurs généreux , la religion , le devoir & l'amour , elle n'ose avouer ces faiblesses des sens que sa raison surmonte ; qui ne seroit sensible au sort de cette infortunée. Elle arrache toujours aux

spectateurs des pleurs qui les honorent ; tout contribue , dans cette excellente pièce au triomphe de la vertu ; tout y inspire l'amour de l'humanité & le respect pour cette religion sublime , qui enseigne à pardonner. Le théâtre de M. de *Voltaire* est une école de bienfaisance , où ce Poète philosophe a placé la vérité à côté du plaisir.

Nous n'aurions jamais fait si nous voulions visiter tout le repertoire des Comédiens François ; bornons - nous donc à l'examen de la Tragédie & de la Comédie en elles-mêmes , & voyons par quels ressorts elles agissent sur nous.

Ces ressorts , ce sont nos propres passions. *Aristote* , selon la traduction de M. *Moor* , s'exprime ainsi. „ La Tragédie a pour but d'éloigner „ de la vie humaine certaines calamités , en excitant les passions de „ la terreur & de la pitié „. L'éloquent *Bossuet* dans sa Lettre contre le Pere *Carafé* , prétend qu'on ne guérit point les passions en les exci-

tant. Tel étoit à peu près le sens qu'on donnoit alors à ce passage d'*Aristote*, dont vous venez de lire la véritable interprétation; l'amour, la jalousie, la colere, l'ambition, la vengeance, toutes les passions humaines se montrent sur notre théâtre; mais le Poëte ne cherche à laisser dans l'ame de ses auditeurs qu'un effroi salutaire ou une pitié compatissante. Le but de l'historien est absolument le même, & je m'étonne qu'on ne s'en soit pas encore apperçu; tous deux ont le privilège de représenter les hommes tels qu'ils sont & leur génie heureusement échauffé, doit tracer avec une mâle vigueur le caractère & les actions de leurs Heros. On ne dira pas cependant que l'écrivain de la vie d'*Alexandre* ait voulu faire des ambitieux; & pourquoi prêteroit-on ce dessein à l'Auteur de *Rodogune*? M. Bossuet avoit raison, mais nos Poëtes n'excitent pas les passions; ils se contentent de les peindre de la maniere qui leur convient & cela non seulement dans les drames, mais dans

tous leurs ouvrages ; depuis le poëme épique jusqu'à l'épigramme. Vous savez que quelques anciens , dont on vante la sagesse & la prudence , pour faire voir à leur enfans les inconvénients de l'ivresse , faisoient eunivrer des Esclaves en leur présence ; il est donc utile pour apprendre à conserver sa raison , de voir quelquefois des gens qui en ont perdu l'usage.

L'amour , cet ennemi redoutable à qui vous avez déclaré la guerre , s'est si bien mis en possession de notre Theatre , qu'il s'est fourré jusques dans la Tragédie des Machabées , où j'avouerai de bonne foi que sa présence m'a parue fort extraordinaire. Il est innocent ou coupable , dans le premier cas il n'est pas à craindre ; car il n'y a rien de plus naturel , & de plus beau dans ce siècle - ci , qu'un amour qui ne conçoit que de chastes desirs & qui vise tout droit à l'himenée. Dans le second cas , voyez un peu ce qu'il arrive ; remarquez les châtimens que s'attire un coupable amour. *Varrus* déteste l'a-

amour qu'il a pris pour *Marianne* & vient à bout de le chasser de son cœur. *Phedre* succombe après avoir longtemps combattu : mais , loin de s'applaudir de sa défaite ; elle se délivre par le poison d'une vie & d'une passion également insupportables. *Oedipe* se prive pour jamais de la clarté du jour , dès qu'il trouve une mere dans une épouse tendrement aimée : en vérité , Monsieur , ces fortes d'exemples ne favorisent point du tout les penchans criminels.

Supposons un homme qui , vaincu par les espérances que lui a données sa maîtresse , ait été assez misérable pour lui promettre de la défaire d'un amant infidele , contre qui elle étoit irritée. Conduisons-le à la Comédie & donnons lui *Andromaque*. Il écoute attentivement : il voit dans *Pyrthus* le rival qui lui fut si redoutable , il est enflammé , comme *Oreste* , du plus ardent courroux. *Hermione* est cette maîtresse adorée dont il attend son bonheur ; il frémit avec l'envoyé des Grecs de la proposition

d'*Hermione* , il partage le trouble & l'horreur qu'il éprouve ; mais il répète intérieurement les sermens qu'il fait de servir l'aveugle fureur de son implacable maîtresse. *Oreste* sort & revient bientôt annoncer que *Pyrrus* a vécu & qu'*Hermione* est vengée ; alors loin de recevoir le prix de son forfait , il effuye les plus durs reproches de la part de sa maîtresse , il lui devient odieux : or la crainte d'un pareil traitement indépendamment de toute autre considération , n'est-elle pas capable d'ouvrir les yeux au spectateur que nous avons supposé , & de l'arrêter sur le bord de l'abîme , dans lequel sa passion l'alloit précipiter.

Le Théâtre a cet avantage sur l'histoire que les vices qui y paroissent à la satisfaction & pour l'exemple du public sont ordinairement punis , au lieu que dans l'histoire , où il n'est pas permis d'altérer la vérité en la moindre chose ; ces mêmes vices sont le plus souvent heureux & triomphans ; le moraliste même est

quelquefois obligé de relever l'éclat de la vertu par un contraste frappant , de peindre le foible ou le méchant , pour prouver combien ils diffèrent du parfaitement honnête homme.

Il se sert des passions comme le médecin use des poisons ; il est vrai que le poète n'a pas tout-à-fait autant de ménagement & de circonspection ; s'il a l'audace de prétendre aussi à l'honneur de guerir , il entre dans ses remedes une telle quantité d'ingrédiens funestes , qu'à quiconque ne connoit point l'art tout particulier qu'il a de les préparer , ces remedes paroissent pernicieux. Il ne s'agit pas de toujours combattre les cinq ennemis prétendus que nous a donnés l'auteur de la nature ; il faut modifier nos passions & non pas les détruire. Mettons les aux prises , elles peuvent seules se vaincre : ne soyons pas allarmés de les voir en action sur la Scène. Je n'ai pas vu de Tragédie dont l'ensemble laisse une mauvaise impression dans l'esprit. *Cinna* me fait admirer la clémence d'*Au-*

guste ; les *Horaces* m'enflamment d'un généreux amour pour la patrie. *Iphigénie* m'offre le touchant spectacle de l'amour filial & de l'amour maternel. Le jaloux *Orosmane* me fait détester le sentiment affreux qui le rend l'assassin de sa maîtresse. *Atrée*, le noir *Atrée*, m'inspire une horreur qui se change en compassion pour les malheurs de *Thieste* ; j'ose le dire, & tous les gens qui se connoissent, tous les *Penseurs* le diront avec moi ; la Tragédie n'influe point sur notre conduite, les personnages qu'elle nous représente sont trop loin de nous : cette impression dont je viens de parler n'est que momentanée : j'avouerai que la Tragédie n'a rendu personne meilleure ; mais je défie qu'on me cite quelqu'un qu'elle ait rendu plus méchant.

Allons , monsieur , prenez courage, nous voici parvenus à la Comédie : vous avez plus beau jeu. Une chaleur dans le dialogue entre les amoureux , bien plus intéressans que ceux de la Tragedie , parce qu'ils

nous touchent de plus près (1); de mauvais conseils, des équivoques, des baisers, des maris trompés par leurs femmes, des peres par leurs fils, des oncles par leurs neveux, des maîtres par leurs valets, des notaires subornés, la vieillesse livrée à la risée du public, des enlèvements & ce qui s'ensuit : telle est la morale qu'on trouve dans plusieurs de nos Comédies. On rit des fourberies de *Crispin* pour rendre son maître *legataire universel*, & l'on ne songe pas qu'une pareille pièce jouée sérieusement dans l'intérieur d'une maison, conduiroit infailiblement les Acteurs à la grève.

Que conclure de tout cela ? Que notre Scène comique a besoin d'être reformée. Ne détruisons pas l'édifice, parce qu'un mur est en danger d'é-

(1) Dans le *Curieux de Compiègne* un Valet propose à son Maître de voler sur le grand chemin. Il n'est pas hors de propos de remarquer ici qu'en 1707 on parloit de fesses sur le Théâtre. Voyez les *Oeuvres de Dancourt*, tom. 2, p. 109.

craiser les passans, raccommodez le ; rien n'est plus aisé. Si la Comédie a causé quelque desordre parmi la jeunesse, on ne peut nier qu'elle n'ait fait un grand bien ; c'est elle qui contribue à la former au sortir du collège, qui lui communique un air d'aisance & de politesse, qui lui forme le goût & lui ouvre l'esprit : c'est-elle encore qui corrige les petits maîtres, les précieuses, les misanthropes & qui a démasqué les faux dévots : elle fait avantageusement la guerre aux ridicules & rend les plus grands services à la société. Dans le *Légataire*, dans les *Menecmes*, dans *George Dandin*, la morale est opposée aux bonnes mœurs ; mais faut-il nous priver pour cela du *Tartufe*, de l'*Enfant prodigue*, du pere de famille, où nous trouvons à la fois des exemples & des leçons, ? Le Poète représente la vertu & le vice sous des couleurs qui justifient notre goût ou notre aversion ; & ne fut-ce que pour l'intérêt de plaire, il doit être presque aussi fidele

„ à la bonne morale , que s'il n'avoit
 „ dessein que d'instruire,, : *discours sur*
Homere. P'aïse à Dieu que les Poètes
 n'oublient jamais ce précepte impor-
 tant : on ne sauroit trop leur recom-
 mander d'en faire usage. Si *Melpomene*
 & *Thalie* étoient coupables , savez-
 vous , Monsieur , que la lecture d'un
 Drame en seroit plus dangereuse que
 la représentation ; vous avez du sen-
 timent , *Moliere* & *Quinault* sont sous
 vos yeux , vous avaliez à longs traits
 le poison qu'ils distillent en faisant
 vous-même le rôle du Comédien ;
 vous leur livrez votre vertu sans dé-
 fense dans la solitude de votre cabi-
 net. Ah ! Monsieur , que vous êtes
 heureux de l'avoir conservée saine &
 sauve ; mais que vous êtes timide
 pour une homme qui a échappé aux
 embuches de *Moliere* , & au torrent
 des voluptés qui découlent de la
 plume de *Quinault* !

Les honneurs que rendoit le pu-
 blic au grand *Corneille* , ceux que par
 ordre du Roi on rend à la mémoire
 de M. de *Crébillon* , l'empressement
 avec

avec lequel les gens en place recherchent les Gens de Lettres, la considération dont la plupart jouissent, à titre d'Auteurs Dramatiques, n'en est-ce pas assez pour nous persuader qu'on ne fait pas mauvais gré aux successeurs de *Corneille*, de *Moliere*, de *Quinault*, de soutenir la réputation de notre Théâtre, qu'on estime leur Art, & qu'il est vraiment utile, puisqu'il amuse l'esprit & nourrit le cœur, sans corrompre ni l'un ni l'autre. Cessons donc de mépriser les Comédiens, qui prêtent leur organe aux Auteurs. Nous savons combien les Anglais honorent les *Roscious*. Pourquoi laisser dans l'opprobre une profession qu'il ne tient qu'à nous d'en faire sortir ? Permettez-moi de vous renvoyer à la Lettre de M. d'*Alembert*, si vous voulez en approfondir les moyens. L'air agaçant & coquet des Actrices, les regards vifs & passionnés qu'elles détachent de temps en temps sur le Parterre pour mériter sa protection, l'immodestie de leurs parures, tout cela, je l'avouerai, est

assez propre à produire de fâcheux effets sur l'imagination des jeunes gens ; mais elle trouvera les mêmes occasions de s'enflammer au milieu d'un cercle bien composé : car , pour peu qu'il soit nombreux , il s'y rencontrera de ces *Merveilleuses*, dont le caractère de la phisionomie exprime l'envie de plaire , & de ces femmes qui , même sans prétentions , se déshabillent singulièrement les jours où elles s'habillent le mieux.

La Comédie est une *bagatelle privilégiée*, dont il est permis de s'occuper sérieusement ; mais

Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci ,
Sunt , per quæ possis cognoscere cœtera tute.

Je ne répondrai pas à je ne fais combien d'objections frivoles qu'on a faites aux Partisans du Théâtre. En voici une des plus raisonnables :

„ Les Spectacles , quand ils réussissent , sont une espece de taxe ,
„ qui , bien que volontaire , n'en est pas moins onéreuse au peuple „
(*J. J. Rousseau.*)

Il a avoué lui-même que cette *taxe volontaire* devoit avoir lieu dans les grandes villes. Il est vrai qu'il prétend qu'il en résulte de grands inconvénients; mais la *taxe volontaire* qu'imposent à Geneve les Traiteurs & les Charlatans, n'est-elle pas aussi onéreuse au Peuple?

Si vous ne m'aviez attaqué, Monsieur, qu'avec les armes de la Religion, je me serois avoué vaincu. Quoique la Comédie Française aujourd'hui soit bien éloignée de la licence qui y régnoit * dans le temps que l'Eglise fulmina ses censures contre les Troubadours & les Jongleurs, contre ces Spectacles grossiers où nos redoutables mystères n'étoient pas assez respectés, il est cependant vrai que la profession de Comédien répugne, en quelque sorte, à l'esprit de l'Evangile. Au milieu des ténèbres du Paganisme, *Cicéron* disoit du

* On représentoit à Vienne, il n'y a pas dix ans, un *Amphitrion* où les deux *Sofie* mettoient exactement culottes bas.

meilleur Comédien de son temps :
 „ Il est si habile dans son Art , que
 „ c'est le seul homme digne de paroître
 „ sur la scène ; mais il est aussi telle-
 „ ment homme de bien , qu'il paroît
 „ seul digne qu'on l'empêche d'y
 „ monter. „ C'est un métier où des
 hommes & des femmes représentent
 des passions de haine , de colere , de
 vengeance , d'ambition , & princi-
 palement d'amour. Pour les exciter
 le plus vivement qu'il leur est possi-
 ble , il faut qu'ils les excitent en eux-
 mêmes. (*Nicole* , Essais de Morale ,
 tom. 3. p. 219.) Cela est encore vrai ;
 mais tout Orateur est dans le même
 cas. Je ne vous dirai pas , avec le P.
Caraffo , qu'on peut sanctifier le Di-
 manche à la Comédie , que c'est une
 excellente école pour nous.

Non , pour changer leurs mœurs & régler leur
 raison

Les Chrétiens ont l'Eglise , & non pas le Théâtre.

Que saint Charles *Borromée* ait exa-
 miné lui-même les Pièces que l'on
 jouoit à Milan ; que *Leon X* ait fait

représenter des Tragédies dans son Palais ; que les Evêques aient eu un banc à la Comédie ; que la Reine *Anne* d'Autriche y ait été sans scrupule , avec la permission de la Sorbonne , ainsi que l'assure *Madame de Motteville* ; que *Brutus* ne soit pas excommunié en Italie , comme il l'est malheureusement en France , où *Arlequin* ne l'est pas ; que *Louis XIII* enfin ait rendu une Déclaration en faveur des Comédiens , tout cela ne prouve rien , dès que vous examinez nos Spectacles en Théologien. Si vous vous étiez borné à ne les envisager qu'en philosophe , j'aurois eu bien des choses à vous écrire. Permettez - moi cependant de finir par une citation où vous trouverez peut-être un peu plus de philosophie qu'il ne faudroit. „ Je fais bien que saint „ *Augustin* s'accuse de s'être laissé „ attendrir à la Comédie , & d'avoir „ pleuré en lisant *Virgile* ; mais , „ qu'est-ce que vous concluez de là ? „ Direz-vous qu'il ne faut plus lire

„ *Virgile* , & ne plus aller à la Co-
 „ médie ? Mais saint *Augustin* s'ac-
 „ cuse aussi d'avoir pris trop de plaisir
 „ aux chants de l'Eglise. Est-ce à dire
 „ qu'il ne faut plus aller à l'Eglise ? „
 (*Racine.*)

Je suis , &c.



L JÈ JÈ JÈ JÈ R È ,
 A M. DE LA DIXMERIE,
Sur ses Contes Moraux &
Philosophiques.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de vous communiquer les réflexions que j'ai faites en lisant le Recueil de vos Contes, & de vous féliciter du succès qu'ils ont obtenu. Il est d'autant plus agréable pour vous, que M. *Marmontel*, lorsque vous êtes entré dans cette carrière, y avoit déjà moissonné des lauriers, qu'il sembloit ne devoir partager avec personne. Il est en même temps bien flatteur pour moi, d'avoir prévenu le jugement du Public à votre égard : de tous ceux qu'en qualité de Journaliste j'ai eu la témérité de prononcer, celui que j'ai porté sur l'Auteur du *Livre d'Airain* est le plus équitable & le mieux confirmé. J'ai fait aussi des Contes ; mais quels contes, en comparaison des

vôtres ! Malgré l'indulgence que j'ai éprouvée au tribunal redoutable auquel nous resioritissions tous , j'ai trop de modestie pour me mettre au nombre de vos rivaux : ce n'est qu'en amateur du genre dans lequel vous vous exercez , que je vais m'entretenir avec vous des moyens de le porter au degré de perfection dont il est susceptible.

Dans ce siècle philosophe , on ne doit lire que pour penser. Si nos yeux sont défillés , si la lumière qui les frappe commence à réfléchir ses rayons jusques sur le peuple , nous en sommes redevables à des Ecrivains célèbres , qui ont osé mettre des choses où l'on ne s'attendoit qu'à trouver des mots , & ont ainsi réconcilié les brochures avec le bon sens. Je connois des Ouvrages très-légers , très-frivoles en apparence , qui le sont cependant beaucoup moins que de graves dissertations. La plupart de nos anciens Romans sont composés d'une intrigue embrouillée sans art , de je ne fais combien de propos froidement amoureux , de descriptions

éternelles , de comparaisons aux dépens du soleil , de la rose , des lys , du corail : on est sûr , entr'autres choses , d'y rencontrer une héroïne avec des yeux dont l'éclat fait pâlir l'astre du jour , avec un teint où se confondent les lys & les roses , avec des lèvres qui le disputent au corail , & , si vous voulez , avec une gorge d'albâtre & des cheveux couleur d'ébène. Nous sommes devenus plus difficiles. Dans le plus petit Roman , dans un Conte , nous nous attendons à trouver des caractères dessinés & soutenus , une contexture bien imaginée , un ensemble réfléchi , un dialogue vif & serré , un style saillant , des pensées neuves , produites par des situations intéressantes. Un Conte est une espèce de drame qui a une exposition , une coupe , un dénouement : c'est aussi un tableau où l'on exige de l'intelligence & de l'élégance dans le dessin , de la vérité & de la chaleur dans les tons , de la fraîcheur & de l'expression dans le coloris. Je ne discuterai pas ici la préférence

qu'on doit accorder aux Auteurs Dramatiques sur les *Conteurs Romanciers* , ni les dangers que courent ces premiers , en choisissant leurs sujets dans des Contes connus , cette question a été examinée dans le *Mercure*. Il y a , sans doute , plus de difficulté à faire parler , à faire agir cinq ou six personnages sous les yeux du Public , qu'à en tracer l'histoire ; mais le Conte a un avantage réel sur la Comédie ; la nature s'y montre à découvert ; il n'est pas assujetti à ces règles sévères , qu'on n'observe ni ne viole jamais sans blesser la vraisemblance. Le champ qu'il parcourt est infiniment plus vaste , ses ressources pour plaire & pour instruire sont plus multipliées & plus sûres. Le génie , débarrassé des entraves du Théâtre , n'est pas obligé de *charger* impitoyablement pour obtenir les suffrages de la multitude. Il se promène , il court , il s'arrête à son gré : tantôt gai & badin , tantôt pathétique & touchant , tantôt sombre & terrible ; toujours créateur , toujours intéressant , il

entretient les ressorts de notre ame dans une activité nécessaire.

Je me repens presque , Monsieur , de ce que je viens d'avancer. Non , quelque bien servi que vous soyez par votre imagination , je n'oserois vous conseiller de n'avoir recours qu'à elle pour le choix de vos sujets. Si le Romancier vouloit créer sans cesse , combien d'*aventures* , d'*anecdotes* laisseroit-il échapper ! Ne doit-il pas recueillir soigneusement les faits que lui fournit la société ? N'est-il pas plus près du but , en lui présentant les images de ses égarements ? Les originaux de *Moliere* ne sont exactement que des copies. Quel excellent maître que *Moliere* !

Ne perdons pas de vue , sur-tout , que la perfection de la morale est le point fixe où doivent aboutir nos efforts. Déclarons une guerre ouverte aux ridicules , aux travers , aux vices à la mode , & ramenons les hommes à la simplicité , à la raison , à la vertu , par un chemin solide & riant : que la morale dans nos écrits marche à côté

du plaisir. Evitons ces personnalités odieuses , qui ne corrigent personne. Si nous nous asseyons quelquefois sur le tribunal de la satire , que l'urbanité & les égards y montent avec nous. Si dans des bosquets solitaires & touffus , asyles sacrés du silence & du mystère , nous introduisons la volupté , que la décence y suive ses pas , & que le libertinage ne trouble jamais , par son souffle empesté , l'air pur & délicieux qu'on y respire. En agissant ainsi , je ne doute pas qu'il n'y ait encore des gens qui nous taxent de frivolité , qui ne nous appellent ironiquement des *Faiseurs de Contes* ; mais laissons-les s'endormir sur des manuscrits poudreux , en attendant qu'ils endorment le Public , & qu'ils ruinent leurs Libraires. Sans renoncer aux succès que vous pouvez prétendre dans d'autres genres de littérature , travaillez , Monsieur , à affermir votre réputation par des Contes ingénieux. Laissez s'agiter autour de vous ces pygmées jaloux , ces insectes bourdonnants , qui tâchent d'arrêter au

milieu de sa course quiconque leur fait ombrage. Ils se dissipent d'eux-mêmes, sans vous causer le moindre mal. J'ai éprouvé plus d'une fois que les frélons de ce siècle n'ont pas d'éguillons.

Je suis , &c.



DE L'UTILITÉ DES VOYAGES.

*Qui trans mare currunt , cœlum , non
animum mutant.*

IL est des terres ingrates qui rejettent toutes sortes de semences : en vain le cultivateur infatigable les abreuve d'engrais & de sueur , rien ne peut échauffer leurs entrailles glacées. Il en est d'autres qu'un travail opiniâtre rend quelquefois fécondes , mais qui , le plus souvent , ne répondent point aux espérances qu'on en avoit conçues. Le plus sûr & le plus avantageux , sans doute , est de s'attacher à celles qui renferment dans leur sein le germe heureux de la fertilité , & ne coûtent que de légères peines pour en retirer un immense profit. Il en est , à peu près , de même de l'esprit. Nous ne devons aux maîtres

qui ont dirigé notre enfance , que le développement des qualités qui étoient en nous ; ils ne peuvent rien sur un fonds naturellement stérile. Le plus habile Jardinier greffe inutilement un arbre destiné à ne jamais porter de fruits.

Si l'esprit n'a ni conception ni justesse , la meilleure éducation le laissera plongé dans la stupidité ; les voyages même ne feront sur lui aucun effet salutaire. Il est aisé de le prouver ; mais avant de discuter les qualités nécessaires à tout voyageur , qui cherche son intérêt propre & celui de sa patrie , qu'il nous soit permis de soulever le rideau qui nous dérobe les merveilles de l'univers , & d'appeler à notre aide quelques-uns des voyageurs célèbres qui nous ont enrichis de leurs découvertes , & dont les exemples feront plus d'impression que nos leçons.

I.

La variété que la nature a répandue dans ses ouvrages s'étend du bout du

monde à l'autre. Ici c'est un riche vallon, où bondissent de nombreux troupeaux ; là c'est une prairie riante, couverte de fleurs qui répandent un parfum délicieux dans les airs ; plus loin, c'est une plaine d'une vaste étendue, chargée d'épis jaunissants. Le voyageur admire tour à tour une antique forêt où régner l'ombre & le silence, de paisibles côteaux, où la vigne se plaît à pousser des sèps vigoureux, une fontaine d'une eau limpide & transparente, bordée d'un vert gazon, des montagnes dont le sommet semble fendre les nues, & qu'environnent des précipices effrayants, des torrents impétueux, qui s'ouvrent un passage à travers des rochers escarpés, & tombent en cascade avec un bruit horrible, des fleuves majestueux qui portent à la mer le tribut de leurs ondes ; enfin la mer même, où se perd l'immensité de ses regards.

Les travaux des hommes méritent aussi son attention. Ses regards s'arrêtent avec complaisance sur ces canaux, que leur industrie a creusés ;
sur

sur ces superbes villes qu'ils ont bâties. Loin de nous la froide simétrie , l'ennuyeuse uniformité : l'art n'est beau qu'autant qu'il imite le pompeux désordre de la nature. Le voyageur apperçoit sans cesse des objets nouveaux ; les plantes , les arbres , les animaux offrent par-tout des différences remarquables. Parmi les hommes même , la Religion , les mœurs , les usages , la couleur , les traits , la conformation ; tout est sujet aux loix du changement & de la variété. On en voit de noirs , de basanés , de jaunes & de rouges. Il en est qui sont dans une ignorance si profonde du droit des gens , qu'ils mangent impitoyablement leurs ennemis. D'autres , guidés par une tendresse inhumaine , donnent la mort à leurs peres , pour leur épargner les incommodités d'une vieillesse languissante. Ils se nourrissent de leurs cadavres sanglants , & leurs estomacs deviennent leurs tombeaux. Dans un autre hémisphere , on retrouve cette coutume étrange de quelques peuples de l'Europe & de l'Asie : des

Nations entières , se faisant un point d'honneur d'une action qui nous couvrirait de honte , engagent les étrangers à profaner la sainteté de l'hymenée , à souiller le lit nuptial dans le lieu même où ils ont reçu l'hospitalité ; pour elles , le plus cruel outrage est la meilleure preuve de leur reconnaissance. Il est encore des hordes de Sauvages , des familles errantes , qui respirent le poison de l'idolâtrie.

Mais la Divinité est-elle mieux servie par un Derviche , par un Brachmane , par un Talapoïn , Ministres insensés d'un culte ridicule ? Quel spectacle nous présente ce vaste univers , pour repaître notre avide curiosité ! *Alexandre* se plaignoit de ne pouvoir pas franchir ses limites ; il auroit voulu découvrir au-delà des pays ignorés , pour les ranger sous son empire. Le voyageur trouve aussi notre globe trop resserré ; il souffre impatiemment les obstacles que rencontrent ses brûlants desirs. Les apprêts du trépas devançant le conquérant , l'humanité gémissante verse des larmes

sur ses traces ; mais le voyageur , l'olivier à la main , parcourt la terre en ami. Il cherche les hommes pour les connoître , & le conquérant , pour les exterminer.

Les fastes des voyageurs sont pleins de noms célèbres ; la plupart des grands hommes ; tant anciens que modernes , ont long-temps voyagé. Les Hercule , les Thésée , les Argonautes , si célèbres dans les siècles fabuleux , passerent la plus grande partie de leur vie hors de leur patrie. Tout le monde ne fait pas que M. de Montesquieu avoit parcouru l'Europe , & interrogé les peuples qui l'habitent , avant de mettre au jour son *Esprit des Loix*. Dans ces contrées sur lesquelles l'ignorance a étendu son voile ténébreux , autrefois l'asyle du goût , le berceau des arts & des vertus , en Grece , les Sages dont la gloire , résistant à la rouille des temps , est parvenue jusqu'à nous sans rien perdre de son éclat ; ces précepteurs du genre humain , qui nous ont ouvert les premiers les mines inépu-

fables de connoissances que nous
 fouillons sans cesse , c'est en voya-
 geant qu'ils les ont découvertes. Assez
 d'autres , guidés par une insatiable
 cupidité , cherchoient par - tout les
 indices , souvent trompeurs , des tré-
 sors que la terre renfermoit dans son
 sein : ces trésors n'exciterent jamais
 leur envie. La science de la législa-
 tion , si nécessaire pour rendre durable
 & permanente la constitution des
 sociétés politiques , pour attacher les
 citoyens à l'état & l'état aux citoyens ,
 pour ôter aux particuliers le pouvoir
 de nuire , pour entretenir la machine
 du gouvernement , sans souffrir aucune
 altération dans ses parties , pour ins-
 pirer aux alliés le respect & l'amour ,
 imprimer la crainte aux ennemis , &
 mériter l'estime des peuples indiffé-
 rents ; la morale , qui dérobe l'hom-
 me à la tyrannie des passions , le
 façonne au joug salutaire de la Reli-
 gion & des loix , qui lui fait connoître
 l'excellence & la bassesse de son être ,
 qui adoucit un naturel féroce , échauffe
 une ame froide , fortifie un caractère

faible , éclaire l'esprit , nourrit le cœur & perfectionne la raison : telles furent les importantes occupations de ces illustres voyageurs. Ils ne croyoient pas qu'il y eût d'autres biens que le savoir & la sagesse. La vertu , dans les siècles où ils florissoient pour le bonheur du monde , étoit le plus ferme fondement des empires ; mais c'est l'or aujourd'hui qui fait leur destin.

Cependant la voix de ces grands hommes n'est pas étouffée dans la nuit des tombeaux ; plusieurs modernes l'ont entendue , & c'est en marchant sur leurs pas , qu'ils ont entièrement débrouillé le cahos dans lequel les sciences languissoient depuis si long-temps. Les *Thalès*, les *Pythagore*, les *Platon* ont eu des successeurs dans le dixieme siècle. Un simple Moine , depuis Pape sous le nom de *Silvestre II*, recueillit chez les Arabes des connoissances précieuses. *Lucas* de Burgos , célèbre par ses voyages & par son érudition , contribua à fixer la géométrie en Italie ; mais la gloire de ces voyageurs , toute belle

qu'elle est , semble effacée par la généreuse audace d'un citoyen , qui rendit son Souverain le plus puissant Monarque de la Chrétienté. *Christophe Colomb* , après avoir essuyé les refus & les contradictions d'une Cour ignorante , se voit enfin à la tête de quelques soldats , & s'embarque avec confiance. Bientôt ceux qui l'avoient suivis , frappés de la grandeur & des avantages de son entreprise , n'en apperçoivent plus que l'incertitude ou l'impossibilité. Envisageant le terme de leur voyage , épouvantés de se trouver sur des mers que le pilote incertain ne connoît pas , volontaires , soldats & matelots regrettent également leur patrie , & se rappellent en pleurant le jour où leurs familles tremblantes leur dirent un éternel adieu. Des regrets ils en viennent aux murmures. Leur chef intrépide est à peine parvenu à calmer leurs fougueux transports , qu'un nouveau monde s'offre à leurs yeux. Quelle découverte ! Les arts & les sciences s'en applaudissent à l'envie. L'astro-

nomie , exacte & curieuse , s'empresse de voler en Amérique , pour établir de plus en plus l'évidence & la justesse de ses observations ; le commerce s'y fait suivre par ses partisans ; la Religion , tendre & compatissante , s'y promet des triomphes éclatants ; la physique , laborieuse & sûre , s'apprête à y admirer toutes sortes de prodiges ; la médecine ne tarde pas à y découvrir des remèdes aux maladies qui nous accablent. Cette redoutable ennemie de l'espece humaine , laquelle ronge les ressorts de nos foibles corps , & dévore notre substance , la fièvre cède à la vertu du *quinquina*. Déjà l'ame du philosophe est ouverte à la joie : il goûte d'avance le plaisir pur & flatteur de voir des hommes au sortir des mains de la nature. Il se hâte de passer dans cet hémisphere , où l'attendent les objets les plus nouveaux & les plus piquants ; mais les crimes du nôtre l'y avoient devancé. Barbares Européens ! je ne vois plus que des guerriers sanglants , où je cherchois des voyageurs paisibles. Eh !

quel droit aviez-vous sur des peuples libres ? Le droit affreux du plus fort , si cher aux méchants. Votre lâche avarice fut la cause de vos excès. Semblables à ces vents impétueux qui déracinent les arbres , renversent tout ce qui s'oppose à leur fureur , dessèchent , par leur souffle brûlant , les fruits & les plantes , portés sur les ailes de la mort , vous avez changé en une horrible solitude les climats les plus fertiles & les plus peuplés.

Le goût des voyages dégénere en passion , & toute passion a ses dangers. Un grand voyageur éblouit le peuple , un bon voyageur satisfait le sage. Que le vulgaire accorde son admiration stérile au premier , il n'obtiendra point le suffrage du philosophe , s'il n'est digne de porter le titre du second. Pour rendre les voyages utiles aux autres & à soi-même , il ne s'agit pas de faire le tour du globe : quand on fixe la vue sur trop d'objets , on n'en distingue aucun. Un voyage bien fait , chez une nation voisine , procure quelquefois

plus d'avantages à la patrie , qu'une course poussée jusqu'aux extrémités du monde. Plusieurs voyageurs ressemblent aux peuples qui ne vivent que de brigandages ; ils font des incursions , mais point de conquêtes.

Cependant on attend du voyageur une exacte description des pays qu'il a vus , & une relation fidelle des choses remarquables dont il a été le témoin. Et comment s'acquittera-t-il de ce devoir important , si son humeur inquiète ne lui a pas permis d'examiner les objets assez long-temps pour pouvoir les décrire ? Les plus belles relations ne sont , à la vérité , que des tableaux privés d'action & de vie , malgré toute la chaleur qu'on a tâché d'y répandre. L'art qui saura bien nous représenter une plante inconnue dans nos climats , & nous mettre à même de ne pas la confondre avec celles qui lui ressemblent , ne fera que d'impuissants efforts pour nous découvrir les nuances imperceptibles que l'œil de l'observateur le plus éclairé a tant de peine à saisir , &

sur-tout ces accroiffemens lents ou rapides qui varient fuivant le fol & la culture. L'idée que nous nous formons , d'après une description , ne laiffe dans notre imagination que de faibles traces que le temps peut effacer ; mais la plupart des hommes , attachés à leur patrie par des liens facrés , font réduits à ne connoître le refte du monde que par les tableaux que les voyageurs en ont faits. Il eft aifé , & honteux tout enfemble , d'en imposer à leur crédulité. Quels reproches n'ont donc pas à fe faire ces voyageurs ignorants ou menteurs , dont les Mémoires font remplis de faits tronqués , de descriptions fauffes & de réflexions trompeufes ! Ou le merveilleux prend la place de la vérité , ou une aventure arrivée par hafard eft prife pour une coutume générale , ou un trait de barbarie dans un Prince femble ordonné par la loi , ou une extravagance d'un particulier constitue le génie d'une nation entiere. Peut-on prendre trop de précautions pour éviter de pareils abus ? S'il eft des

moyens sûrs pour y remédier , hâtons-nous de les développer. Que les inconvénients qui résultent de la façon de voyager ne soient exposés ici , que pour disparoître à jamais ; que l'utilité des voyages , personnelle & générale à la fois , soit l'unique but des voyageurs. Heureux si ces instrumens de notre gloire , dirigés par nos faibles mains , parviennent à mériter de plus en plus l'estime & la reconnaissance de leurs concitoyens !

II.

L'utilité des voyages est trop connue , pour qu'il soit nécessaire d'en fournir de nouvelles preuves. Qui doute que la sphere de nos idées ne s'agrandisse , que notre esprit n'acquiesse plus d'activité , que nos jugemens ne deviennent plus solides , nos principes plus lumineux , & nos usages plus raisonnables , par les objets de comparaison que les voyages nous fournissent ? Ils entrent même dans le plan de ce qu'on appelle une bonne éducation. A peine sortis de la

pouffière de l'école, sous les yeux d'un mentor dont on a déjà appris à dédaigner les leçons, l'usage veut qu'on quitte son pays, qu'on ne connoît pas, pour parcourir les pays étrangers, comme si l'on pouvoit alors espérer de les connoître. C'est dans l'enfance de l'homme que l'on prétend en faire un observateur ! L'exécution est aussi défectueuse, que le projet mal concerté. La jeunesse, avide de plaisirs & de nouveautés, portée au mal par un penchant fatal, incapable d'approfondir, imprime sur tout ce qui s'offre à sa vue la teinte d'une imagination ardente, & son esprit est presque toujours la dupe de ses sens. Exposée sur la scène, avant d'avoir appris le personnage qu'elle y doit faire, on ne peut en attendre rien de satisfaisant. Pour mieux nous en convaincre, suivons un moment nos jeunes voyageurs. Les voici arrivés dans une ville renommée : que font-ils ? Ils visitent les églises, les palais, les bibliothèques, les arsenaux, les fortifications, les places publiques &

les promenades ; un jour ou deux
suffisent pour contenter leur curiosité.
Ils se rendent aux spectacles , & s'in-
forment du nom des Actrices , de
leurs aventures , & des moyens de
réussir auprès d'elles. Trouvent-ils
dans la même ville quelques-uns de
leurs compatriotes , l'amitié s'établit
entr'eux d'autant plus aisément ,
qu'elle est fondée sur un besoin réci-
proque. Ils se fortifient mutuellement
dans leurs préjugés ; ils blâment amé-
rement tout ce qui leur paroît contraire
à ce qu'ils ont vu pratiquer dans leur
patrie ; & au lieu d'étudier la langue
& les usages du pays dans lequel ils
se trouvent , ils ne s'occupent que de
fêtes & de parties de plaisirs de toute
espece. Ils jettent un coup d'œil de
dédain sur la campagne & sur ses
habitants. Soupirant après la pompe
des Cours & le luxe des villes , ils ne
séjournent à Parme que pendant la
durée de l'Opera ; ils n'arrivent à
Venise que dans ce temps consacré à
la joie & à la volupté , où le peuple
offre à la folie des sacrifices ordonnés
par la politique.

Mais si la voix du patriotisme se fait entendre , si elle leur demande de quelles connoissances ils se sont enrichis , quel profit ils ont retiré de leurs longues courses , plus présomptueux qu'avant leur départ , nous avons vu , répondront-ils , Londres , Wesminster & Saint-James ; nous avons admiré en bâillant les pièces du Corneille anglais , nous avons été frappés en Hollande de la propreté des maisons , de la beauté des treillages , des canaux , & sur-tout de la magnificence de la Haie , le premier des villages de l'Europe. A Madrid , nous avons été spectateurs d'un combat de taureaux , & témoins à Lisbonne d'un *Auto-da-Fe*. A Rome , nous avons examiné l'église de *Saint-Pierre* , le Vatican , les obélisques & les morceaux de peinture & de sculpture des plus fameux maîtres.

Ne nous étonnons plus que les voyages aient été interdits chez quelques nations , puisqu'il est possible de voyager si inutilement. Jeunes insensés ! les riches campagnes de

l'orgueilleuse Angleterre , ces parcs , ces prairies artificielles , ces possessions brillantes , ces cultivateurs paisibles & respectés , dont l'art industriel a passé trop tard parmi nous , n'étoient-ils pas dignes d'arrêter vos regards ? L'Anglais , qu'il importe tant de connoître , son goût , ses mœurs , sa philosophie , son gouvernement , ses forces de terre & de mer , voilà quels devoient être à Londres les sujets de vos réflexions & de vos recherches. Quelle abondante moisson dans le même genre vous offroient les laborieux Hollandais , occupés sans relâche à dérober à l'océan un sol ingrat , qu'il est toujours prêt d'engloutir ! Sages Républiquains , qui n'ignorent de la liberté que ses abus , dont la vie sobre & dure , les mœurs agrestes , les manières simples , étonnent encore plus les étrangers , que leurs immenses richesses. Leur heureuse confédération , formée en quelque sorte sur le modèle de la fameuse ligue des Achéens , mais conduite avec plus de prudence , soutenue avec

plus de courage , leur a fait braver le courroux d'un Monarque puissant , qui sembloit devoir changer la face de l'Europe. Le caractère hautain & superbe d'un Ministre , qui ne faisoit peut-être qu'obéir à son Maître , fit perdre à *Philippe II* la souveraineté des Provinces-Unies. Les peuples brisent le sceptre de fer qui s'appesantit sur eux ; mais ils soutiennent le trône auprès duquel la clémence leur fait trouver un asyle assuré. L'esclavage fut banni des Provinces-Unies , dès qu'il fût parvenu à son comble. Les Hollandais voulurent être des hommes , & ils devinrent des héros. L'univers étonné vit la mer couverte de leurs vaisseaux : non contents de défendre leur patrie , ils s'en formèrent une autre au bout du monde ; tantôt par la ruse , tantôt par la force ouverte , ils acquirent dans les Indes de vastes possessions , & augmentèrent en Europe leur considération & leur crédit. Il n'est point de nation qui paye , & des subsides plus considérables , & dont les membres payent
les

les subsides plus volontiers ; c'est qu'il n'en est point où les besoins soient aussi généralement sentis , où l'emploi des secours soit aussi bien connu , où l'industrie & le commerce aient fait tant de progrès. A l'ombre de la protection que la République accorde aux étrangers , sans redouter , comme à Venise , un Sénat jaloux & ombrageux , vous pouviez utilement remplir les moments trop courts que vous avez passés en Hollande.

Depuis l'émigration des Maures , les champs sont en friche en Espagne , & la dépopulation augmente tous les jours. N'en deviez-vous pas chercher la cause dans cette fierté indolente & oisive qui des grands a gagné le peuple ? Ne deviez-vous pas examiner avec attention le génie de cette nation , si formidable sous *Charles - Quint* , & qui semble dépouillée de son ancienne splendeur , quoique toujours maîtresse des mines du Potosi ? Ne falloit-il pas vous instruire de la nature des productions du pays , des manufactures , de la discipline militaire , de

la jurisprudence qu'on suit dans les tribunaux, des privilèges des grands, de la façon de penser du peuple, du produit des impôts, de leur perception, & du système politique de l'état ? A Lisbonne, n'aviez-vous à voir qu'un *Auto-da-Fe* ? Que ne cherchiez-vous plutôt à approfondir les mystères du redoutable tribunal qui y donne encore ce spectacle horrible ? Que n'interrogiez-vous des Négociants instruits de leurs vrais intérêts, des Cultivateurs intelligents, de sages Politiques, qui gémissent sur leur triste patrie ? Voilà en partie ce qu'il vous falloit faire, & ce que tout habile voyageur auroit fait. Eh ! ne croyez pas avoir plus dignement occupé votre curiosité, par le coup d'œil léger & rapide que vous avez jetté sur les beaux morceaux en tout genre que la superbe Italie a offerts à vos regards ? Vous avez admiré, sur la foi de vos conducteurs, les tableaux & les statues qu'on vous a montrés ; mais étiez-vous à même d'en connoître tout le prix ? Étiez-vous digne

de les voir , pour oser vous vanter
de les avoir vus ?

Vous aviez enfreint les loix de la nature , & vous avez été punis de votre témérité. Il vous étoit défendu de faire usage de votre raison avant qu'elle fût formée ; vous avez voulu courir dans un temps où à peine vous pouviez marcher , votre chute ne doit pas nous surprendre. A l'âge de vingt-deux ans , nous dit-on , *Tavernier* avoit vu la France , l'Angleterre , les Pays-Bas , l'Allemagne , la Suisse , la Pologne , la Hongrie & l'Italie ; mais il n'avoit pas alors la réputation d'un bon voyageur : plusieurs personnes la lui refusent encore aujourd'hui. On souhaiteroit qu'il fût sorti plus tard de sa patrie , & qu'il se fût du moins donné le temps d'y apprendre ce qu'il n'est pas permis d'ignorer.

O vous , qui , semblables à cet astre bienfaisant qui attire les exhalaisons de la terre , pour les répandre en rosées sur son sein altéré ; vous , qui ne cherchez à faire des découvertes utiles , que pour en faire part

à vos concitoyens , nous applaudissons à votre entreprise , mais daignez vous efforcer d'en assurer le succès !

Si l'esprit humain pouvoit embrasser toutes les sciences , & en former un assemblage lumineux , on seroit en droit d'exiger de vous des connoissances universelles. Plus vous faurez , plus vous serez en état d'apprendre. Appliquez-vous sur-tout à l'étude des langues , de l'histoire , des mathématiques & des arts , & ne quittez vos foyers que quand votre jugement , mûri par l'âge , vous promettra la victoire sur les prestiges que l'erreur vous présentera de tous côtés , pour vous faire perdre le fruit de vos voyages : montrez en vous le touchant spectacle de la science & des mœurs. Déjà instruits par l'histoire d'une partie des faits qui concernent les peuples que vous allez visiter , déjà à même de vous en faire entendre , observez-les en philosophes ; que les préjugés se taisent , que le flambeau de la raison vous éclaire , il est allumé pour vous.

Gardons-nous de condamner légèrement des usages nouveaux à nos yeux : le sage voyageur ne laisse jamais paroître le mépris que les plus extravagants lui inspirent. Ce sentiment révolte l'homme ; Il ouvre à la haine son cœur ulcéré , & seule elle le soulage sans pouvoir le guérir. Le voyageur , ami de l'humanité , n'est pas fait pour lui porter de si sensibles coups. Ni la sévérité outrée qui la blesse , ni la lâche complaisance qui la corrompt , ne dictent point ses discours. Sur les bords du Scamandre & du Tibre ses semblables lui sont chers : par-tout il étudie les hommes ; il orne son ame des vertus qu'il trouve sur des rives étrangères , il la fortifie contre les atteintes du vices qui y dominant. Obéissant à son Dieu au milieu d'une nation qui le blasphème , fidele à son Roi , quoiqu'éloigné de ses états , docile à la voix de sa conscience , & semblable à ce métal précieux qui ne souffre point d'alliage impur , il rejette tout ce qui pourroit ternir l'éclat de ses vertus.

Prince , qui possédez un tel homme dans votre empire , faites-lui franchir l'intervalle qui le sépare de vous ; interrogez-le sur les forces de vos voisins , sur le caractère de ceux qui les gouvernent , sur ce qui se passe dans vos provinces. Ne croyez pas que , sachant l'art de feindre avec vos pareils , il s'applique à chatouiller vos oreilles par des récits mensongers. Vos courtisans vantent à l'envi la sagesse de votre conduite , la prospérité de votre regne , & vous élèvent au-dessus des autres potentats : ils vous imposent ; mais le savant cosmopolite est fait pour vous instruire. Il n'a pas acquis des trésors pour en jouir en avare ; il n'a pas passé des fleuves débordés , il n'a pas franchi des montagnes escarpées , il n'a pas côtoyé des précipices affreux , il n'a pas traversé des déserts arides & sauvages , pour que sa fermeté vînt s'évanouir à l'approche du trône. C'est peu de savoir la vérité , si l'on n'ose pas la dire : notre héros ne connoît pas ces lâches détours , dans

lesquels, vos flatteurs s'enveloppent ;
il vous la découvrira, avec une noble
franchise, avec une généreuse liberté.
Profitez de ses conseils , & soyez
reconnoissant : il vous est si aisé de
l'être !

C'est à vous de protéger ces hommes rares , qui sont les messagers de votre gloire , & qui publient en tous lieux votre grandeur & vos bienfaits. Les voyages entrepris sous les auspices de notre bien-aimé Monarque , pour déterminer la figure de la terre , fussent seuls pour immortaliser son nom. N'attendons pas des Rois qu'à l'exemple du Législateur des Russies , ils se mettent eux-mêmes au nombre des voyageurs : admirons *Pierre I* dans les chantiers d'Amsterdam , maniant la hache d'une main triomphante ; mais admirons-le davantage au sein de ses vastes états , envoyant dans tous les pays de l'Europe & de l'Asie des Ministres intelligents. Ces astres brillants & radieux décrivent un cercle autour de lui ; il est le centre auquel ils correspondent ; il est le foyer qui

rassemble leurs rayons épars , dirigés par ses soins & par son activité , ils percent & dissipent les nuages répandus depuis tant de siècles sur sa nation infortunée. C'est dans cette position éclatante que l'univers se plaît à le considérer.

O France ! ô ma patrie ! étouffez la voix des préjugés barbares ! ne croyez plus que les voyages nuisent aux bonnes mœurs ! Un tempéramment vigoureux & robuste ne souffre pas du changement de climat ; un naturel heureux ne redoute point les malignes influences du vice : quelquefois même le spectacle des forfaits & de la méchanceté des hommes a fortifié une vertu chancelante & timide. Cultivons donc , sans crainte , ces jeunes plantes qui doivent nous procurer un jour une abondante moisson. Elles ont besoin de séjourner quelque temps dans le sol qui les a vu naître. Si nous les transplantons trop tôt , nous ferons privés du suc salutaire qu'elles nous promettent. Ce n'est qu'après le temps de la jeunesse

que les barrières de l'Etat doivent être ouvertes à quiconque il est permis d'en sortir. Alors , que nos Peintres , & nos Sculpteurs aillent étudier en Italie les chefs-d'œuvres immortels que la magnificence & le goût y ont produits ; qu'ils se pénètrent de la manière correcte , pittoresque & brillante des Artistes qu'on y révere. Que ceux qui se destinent à l'étude du droit des gens & de la politique , voyagent en Allemagne ; que les jeunes gens d'un caractère léger & frivole apprennent à penser avec les Anglais , & à prendre un air plus circospect avec les Espagnols ; que les amateurs du commerce * , de la poésie & de l'histoire , parcourent la surface de la terre. C'est un domaine commun

* On est redevable au commerce des voyages & des découvertes les plus utiles. M. l'Abbé Baniér , dans son Explication historique des Fables , remarque , d'après plusieurs illustres Savans , que la plupart des plus grandes & des plus importantes entreprises de l'antiquité , ont été exécutées par des Négociants.

sur lequel ils ont tous de légitimes droits ; que nos Philosophes voyagent par-tout indifféremment ; par-tout où ils trouveront des hommes , ils voyageront avec fruit. Les Etrangers , en les voyant les uns & les autres , sentiront en eux le desir de voir la France. Ils viendront en foule les remplacer , & répandront l'abondance parmi nous. Nous ne perdrons pas nos chers compatriotes ; ils nous apporteront tôt ou tard le tribut qu'ils nous doivent. Où pourroient-ils se fixer pour goûter les douceurs d'un repos mérité * ? Aiment-ils les sciences , elles fleurissent dans notre patrie. Préfèrent-ils un commerce agréable , une société choisie , une conversation délicate & polie , nos cercles sont pleins de gens d'esprit , doués du talent de plaire. Sont-ils flattés de se trouver

* Il résultoit des observations de M. de Montesquieu , dit M. d'Alembert , que l'Allemagne étoit faite pour y voyager , l'Italie pour y séjourner , l'Angleterre pour y penser , & la France pour y vivre.

dans ces festins , où les épigrammes faillantes , les chansons plaisantes & badines provoquent à la gaieté tous les convives , & leur font passer des moments remplis de charmes , nos tables font des écoles pour les étrangers , où ils reçoivent à la fois des exemples de bon goût & de décence. Sont-ils partisans des spectacles , amusements nécessaires chez une nation opulente & nombreuse , délasséments utiles , où la morale se trouve à côté du plaisir , où les ris sont modérés & les larmes délicieuses , nous avons , dans ce genre , une supériorité avouée par l'Europe entière. Ils ne trouveront nulle part autant de ressources pour éviter l'ennui , autant de moyens pour corriger une fortune ingrate , autant de routes ouvertes au génie pour parvenir aux places qu'ils méritent. Ils reviendront donc nous instruire & satisfaire à notre empressement. S'ils n'ont pas négligé les moyens que nous avons indiqués pour voyager utilement ; s'ils étoient suffisamment instruits quand ils nous ont quittés ; s'ils sont doués

d'un esprit intelligent & d'un bon discernement ; s'ils en ont soigneusement fait usage , qu'ils s'attendent à recevoir les marques flatteuses de la reconnoissance publique.

Et vous , qui n'êtes pas encore entré dans la carrière , prenez pour modeles les athletes célèbres qui ont remporté le prix. Vous n'aurez part à leurs lauriers qu'en les imitant. Des talents naturels , des connoissances acquises , l'amour de l'humanité , de la science & de la vertu : voilà votre partage. Sans lui n'espérez rien des plus longs voyages ; ils ne sont utiles qu'à l'homme éclairé , laborieux , bienfaisant & sage , dont le propre intérêt est toujours uni à celui de sa patrie. En mettant à profit les dons de la nature , ou les fruits de l'étude , il acquiert des trésors personnels qu'il s'empresse de communiquer à ses concitoyens ; il travaille pour leur gloire & pour son bonheur.

RÉFLEXIONS

DIVERSES.

L Es personnes qui paroissent inutiles dans la société , sont quelquefois celles qui en font la gloire & l'ornement : on est oisif aux yeux du vulgaire quand on ne travaille point pour sa propre fortune ou pour son avancement , on n'a rien à faire quand on a ni charge , ni emploi , ni métier. C'est-à-dire qu'on compte pour rien les soins & les peines que prend le Philosophe pour régler ses passions , pour tenir une conduite irréprochable , pour orner son esprit , pour donner aux autres l'exemple de la vertu & du défintéressement. O ! mortels insensés , vous ne savez pas toutes les obligations que vous avez à ceux qui prennent la peine de vous amuser ou de vous instruire , vous n'estimez pas assez ces laborieux fainéans.

LE bonheur est une marchandise dont la qualité est encore inconnue. Tous les hommes en font commerce en se trompant de bonne foi.

LA vie est un jeu de dez. Nous remuons toujours le cornet sans savoir ce qui doit en sortir... Si l'imagination nous plonge dans des erreurs agréables , laissons la faire : c'est quelque chose d'être heureux , même en songe.

ON fait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur l'amour propre. Il est dur de ne pouvoir pas s'en passer. C'est en répandant la joie dans une famille infortunée ; en séchant les pleurs d'un innocent qu'on opprime , en secourant un ami , & en lui cachant ses bienfaits ; c'est alors sur tout qu'il est bien difficile de se défendre de l'amour propre. Une ame noble & grande ne peut se dérober le sentiment de son excellence , & n'est pas plus coupable qu'une jolie femme , qui se voyant dans un miroir , est elle-même obligée de rendre justice à ses attraits :

L'amour propre, dit un Auteur célèbre, dans un ouvrage qui ne mérite pas de l'être, ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espece humaine ; il nous est nécessaire, il nous est cher, mais il faut le bacher.

L'amour propre, tout utile qu'il est, dégénere en faiblesse. La vanité est un défaut, l'intérêt personnel, un vice de la nature humaine. Quiconque est convaincu que l'intérêt personnel est le mobile de toutes les actions des hommes, doit encore faire tous ses efforts pour en douter.

Je préfere, dit un Philosophe, ma famille à moi, ma patrie à ma famille & le genre humain à ma patrie. Voilà comme il faut écrire, mais voici comme l'on pense.

Je me préfere à ma famille, je préfere ma famille à ma patrie & ma patrie au genre humain.

Ce sentiment n'est pas si beau que l'autre. Il est triste qu'il soit plus vrai.

Si l'on savoit être un peu chez soi, comme dit *Montagne*, on s'épargne-

roit les chagrins sans nombre que nous
cause une existence étrangère.

Nous ne saurions nous satisfaire
D'un mérite trop solitaire ;
Nous cherchons un destin plus beau ;
Sans cesse avides de paroître ,
Nous croyons agrandir notre être
En gagnant un témoin nouveau.

(*La Mère.*)

Nous n'agrandissons pas nôtre être
en agissant ainsi , nous le partageons
au contraire. Notre félicité est en
nous-mêmes , & nous la faisons forte-
ment dépendre de l'opinion d'autrui.
Le seul moyen de ne point se tour-
menter des torts que cette opinion
peut nous faire , c'est d'apprendre à
gouter intérieurement le plaisir d'a-
voir raison.

*Sesostris , Alexandre , Cyrus , An-
nibal* & leurs semblables , secondés
par l'aveugle fortune, pouvoient chan-
ger la face du monde à leur gré , mais
il ne leur étoit pas possible de satisfaire
les desirs d'un seul homme. L'univers
entier n'y suffiroit pas. Tous les Prin-
ces

ces d'avoir entretenu la paix & l'abondance dans leurs Etats , d'y avoir fait fleurir les Sciences , les Lettres & les Arts , d'avoir aimé la justice , mais non pas d'avoir fait des heureux , car cela passe leur puissance. S'il en étoit autrement , la vertu aspireroit au Trône avec plus d'ardeur que l'ambition : il seroit trop doux d'être Roi.

A la mort de *Junie* , niece de *Caton* , on porta les images des *Manlius* , des *Quintius* & d'autres illustres personnages , mais celles de *Brutus* & de *Cassius* effaçoient tout , par cette raison même qu'on ne les y voyoit pas. *Sed præfulgebant Cassius atque Brutus , eo ipso quod effigies eorum non visebantur.* tac. Il n'appartient qu'au grands écrivains d'atteindre au sublime , sans s'écarter de la précision & de la simplicité. On ne peut pas dire qu'il y ait un *sublime de mots* , mais leur arrangement ne laisse pas d'y faire quelque chose : tel esprit produira une idée sublime , qui ne saura pas la revêtir de l'expression qui lui convenoit.

Il n'y a que le *sublime des choses* qui se soutienne dans la bouche d'un fort. Le *sublime de pensées* a besoin d'être manié par un homme d'esprit. Quand l'ami & le maître des François , le bon Henry , fut éclairé sur les erreurs de son enfance , & qu'il ouvrit les yeux à la foi , M. de *Voltaire* dit , en parlant de S. Louis.

Il lui déçoit un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Vous ne pouvez rien ajouter à ce beau vers sans faire évanouir le sublime qu'il contient.

JE ne fais pourquoi nous nous apercevons avec tant de peine , que nous ennuiions les autres , puisque nous n'avons pas l'art de nous amuser nous-mêmes.

NOUS ne sommes pas indignes des hommages quand nous souhaitons de les mériter.

La louange & la critique sont les vraies nourritures d'un bon esprit. C'est par elles qu'il acquiert de la for-

de & de l'étendue , & qu'il parvienne à mépriser les lâches complots de ceux qui cherchent à le décourager par des libelles clandestins. Les injures , dit un homme célèbre , partent d'ordinaire d'une passion imprudente & qui entend mal ses intérêts , car elles ne font aucun tort à l'Auteur à qui elles s'adressent , & avilissent seulement celui qui les dit.

Spinosa, suivant son historien , vécut un jour entier avec une soupe au lait. Un autre jour il ne mangea que du gruau , & quoiqu'on l'invitât souvent à manger , il aimoit mieux vivre ainsi chez lui que de faire bonne chère aux dépens des autres. S'il est vrai que quelques-uns de nos Écrivains montrent du penchant pour ses pernicieuses maximes , on doit du moins avouer qu'ils ne l'imitent pas dans sa conduite.

Tous ceux qui abusant de quelques maximes d'*Epicure* , se font gloire de suivre sa philosophie , seroient bien fâchés d'être obligés d'imiter sa manière de vivre.

DANS la Théocratie des Hébreux, la piété étoit une vertu civile , & l'impiété un crime d'Etat. Il semble qu'on pense encore ainsi dans certains pays où l'on livre aux flammes dévorantes des malheureux , qui n'ont d'autres crimes à se reprocher que leur aveuglement. N'est-ce pas au maître de la Nature & des cœurs à le dissiper ou à le punir ?

Si l'intolérance étoit admise partout , „ il faudroit donc que le Japonois détesta le Chinois , qui auroit „ en exécration le Siamois ; celui-ci „ poursuivroit les Gangarides , qui „ tomberoient sur les habitants de „ l'Indus. Un Mogol arracheroit le „ cœur au premier Malabare qu'il „ trouveroit ; le Malabare pourroit „ égorger le Persan qui pourroit massacrer le Turc , & tous ensemble se „ jetteroient sur les Chrétiens qui se „ sont si long-temps déchirés les uns „ les autres. „

Autrefois dans les combats ordonnés par la Justice , le vaincu perdoit

son procès , & en outre payoit l'amende. De-là vient le proverbe : *les battus payent l'amende.*

Quand , pour avoir proféré des injures contre la réputation de quelqu'un , on étoit condamné à se retracter en public , il falloit se tenir le bout du nez en parlant : c'est l'origine du proverbe : *il a un pied de nez.*

LE vendredi 28 Avril 1503 , huit jours après la bataille de *Seminara* , les Espagnols remportèrent une victoire signalée sur les François , laquelle couta la vie au Duc de *Nemours*. Depuis ce temps , les Espagnols regardent le vendredi comme un jour favorable , tandis que le peuple en France s' imagine qu'il est funeste.

IL est souvent moins utile d'être homme de bien que de le paroître.

Cette pensée comme plusieurs autres , présente un côté foible par lequel il est aisé d'en démontrer la fausseté. On l'appercevra aisément si l'on est persuadé qu'il n'y a rien de plus utile que la vertu.

La fausse probité est , ainsi que la politesse , une monnoie courante qui fera toujours des dupes. L'hipocrisie est un hommage que rendent à la vertu ceux qui n'en ont point.

IL n'est pas prudent de donner des *pinçons* aux enfants ; car c'est ordinairement un ouvrage fort mal fait , & qui dégoûte de l'étude : un écolier accoutumé à cette punition ne travaille qu'avec beaucoup de négligence. Tous ses ouvrages sont pour lui des *pinçons*.

D'environ cent volumes qu'on a composés sur l'éducation , on feroit peut-être un in-12 assez bon , encore ne serviroit-il qu'aux maîtres qui étoient en état de s'en passer.

Sophie avoit accepté de *Lisimon* un appartement meublé , un billet de six mille livres , & avoit signé avec lui un espece de contract qui ne les engageoit l'un & l'autre que pour le temps qu'ils jugeroient à propos. Dès le lendemain *Sophie* fit vendre les meubles de *Lisimon* , & lui fit défendre sa porte.

Celui-ci la traduifit devant les Juges. Elle fut obligée pour fa juftification de montrer l'écrit , en vertu duquel elle s'étoit cru autorifée à difpofer de ce qu'elle tenoit de la générofité de fon amant , même en rompant avec lui. *Lifimon* fut condamné. La propriété des meubles fut adjugée à *Sophie* , & lui fut permis d'exiger le paiement du billet fait en fa faveur , mais cette finguliere fille le préfenta à la femme de *Lifimon* , en difant qu'elle ne vouloit pas d'un bien mal acquis. Il fe fit entr'elles un combat de générofité qui étonna beaucoup ceux qui en furent les témoins. Enfin Madame *Lifimon* prit le billet , & fon mari fut contraint de lui en payer le montant.

Parmi ces Nymphes fubalternes qui facrifient à l'intérêt fur les autels de l'amour , il en eft qui ne font pas dépourvues de belles qualités. Leurs cœurs font quelquefois fenfibles & compatiffants. La plupart font les victimes des artifices de quelques lâches féducteurs , & méritent plus de pitié

que de mépris. Les honnêtes femmes ont tort de s'imaginer qu'elles soient des monstres.

C'est avec raison que *la Mettrie* a dit : il faut plus de force pour effacer la moindre trace imprimée autrefois dans la cire molle du cerveau , que pour redresser une barre de fer. On ne sauroit donc s'appliquer de trop bonne heure à instruire les hommes de leurs devoirs , à leur inspirer l'amour des choses honnêtes & sur tout à leur donner un bon exemple. Nous sommes tous portés à l'imitation : nous faisons bien moins ce qu'on nous conseille que ce que nous voyons faire.

L'histoire a conservé à la postérité les noms des méprisables ennemis d'*Homere* & de *Virgile*. Les grands hommes ont été de tout temps en butte aux traits acérés de la satire. *Malheur à l'Ecrivain qui n'exciteroit l'envie de personne*. Combien de brochures contre *Boileau* , *la Fontaine* , *Corneille* , *Racine* & *Molicre* ! Que

de Libelles contre MM. de *Montesquieu*, de *la Motte*, de *Crebillon* & de *Voltaire*. On a beau foudroyer cette ydre renaissante, elle tire des forces de ses défaites, & la malignité du cœur humain lui promet toujours de honteux succès.

On ne peut gueres parler de la satire fans dire un mot de l'Auteur de l'année littéraire, auquel M. *Titon du Tillet* a préparé une caverne au bas de son Parnasse, pour y placer son buste avec les attributs qui lui sont dûs.

Le Héros de Quimpercorentin, le célèbre *Frelon*, l'ami *Vasp*, qui faillit à me deshonorer autrefois par ses fades éloges, a pris la peine de censurer le *nouvel Abailard*, sans motiver sa critique, selon la coutume fort commode qu'il a introduite. On m'a dit qu'il avance dans son Extrait, que *Ligri* se chargea de l'éducation de *Therese*, que j'opose à l'ingratitude le stoïcisme d'un Sage, que *Therese* vit un homme qu'on alloit pendre, que l'Abbé de ** se lia d'amitié en Hollande avec le digne & respectable Au-

teur du *Colporteur*; que j'ai écrit : ames sensibles , que ne pouvez-vous être témoins de tout ce qui se passa , &c.

Il est assez singulier , qu'excepté cette dernière phrase où le verbe à l'indicatif , est de l'invention de M. *Freron* , on ne trouve pas un seul mot de tout cela dans le *nouvel Abailard*. Voilà ce qui s'appelle user d'une honnête liberté. C'est ainsi qu'en changeant des lettres initiales dans l'analise d'un de mes ouvrages , nôtre pauvre *Zoile* désigna MM. *Mayol & Chevrier* , auxquels je n'avois pas pensé. Il a fait son possible pour assurer sa vengeance , en passant sous silence la justice que je lui ai rendue par occasion. Son grand plaisir , selon ce qu'il en dit lui-même , est *d'émonder les arbres lorsqu'ils sont parvenus à une certaine hauteur*. On l'émonde aussi tous les jours , malgré sa petitesse , mais ses feuilles n'en sont pas moins fanées , ni ses fruits moins amers : le cœur de l'arbre est gâté.

Le lecteur voyez dans *Pline* ou dans *Bouffon*

Ce qu'on y dit à l'article *Freron*.

(M. Palissot.)

Voyez encore , si vous voulez , la *Dunciade* , la *Revue des feuilles* , l'*ami Vasp* revu & corrigé par M. le *Brun* , le pauvre Diable , &c. &c. &c.

Dans le numero 11 1764 , que je me trouve par hazard entre les mains , je lis la *Multiplication* des livres , la *Négociation*. Est-ce du François que je lis ? *Il n'y a point d'arts qui doivent être étranges à la Philosophie. François I. protégea les Lettres en homme d'Etat.* Un Roi qui agit en homme d'Etat. Voilà une expression , on ne peut pas plus élégante.

On est étonné que la *Fontaine* , *Corneille* & l'Auteur de *Rhadamiste* , n'aient été dans la Société que des personnages très-froids , très taciturnes & nullement amusants. C'est qu'on ne fait pas qu'outre la difficulté que quelques gens de Lettres ont à s'exprimer , ils sont quelquefois bien embarrassés pour se mettre à la portée de ceux qui les écoutent. Dans les occasions où un sot ne saura pas se taire , un homme d'esprit ne trouvera pas de quoi parler.

L'Illiade de M. de la Mothe est , après la Henriade & le Lutrin , le meilleur Poëme que nous ayons dans notre Langue. Mais je suis toujours étonné que le judicieux Auteur qui a si bien connu le sommeil d'*Homere* & qui a pris la sage liberté de corriger ses plus grands défauts , nous représente *Achille* , sacrifiant sa maîtresse au chef des Grecs : sacrifice qui n'est pas dans son caractère , & n'est appuyé que sur des raisons bien foibles pour un amant & pour un *Achille*.

Je pars , malheur à ceux dont je suis outragé.
Je ne combattrai plus , ingrats , je suis vengé.

On ne reconnoît point le féroce *Achille* dans ce lâche dépit.

Que j'aime à entendre le Héros du Nord , entretenir les hommes de son amour pour les beaux arts ! Que de noblesse dans ces plaintes qu'il adresse à ses critiques !

Achille pourra donc , dans son jaloux délire ,
Appaiser son courroux par le son de sa lyre ;
Et moi je ne pourrai , moi seul dans l'univers
Adoucir mes travaux par le charme des vers.

Epître à mon esprit.

Quoique les animaux ne nous paroissent pas former des idées aussi abstraites que les nôtres , il faut convenir que leurs sensations sont quelquefois plus vives & plus fortes. La langue du singe a paru à plusieurs naturalistes , aussi parfaite que la langue de l'homme. M. *Perault* , (*Histoire des animaux*.) S'il étoit vrai que les individus de la même espèce fissent les mêmes études , & eussent en commun le même fonds d'idées , (*Traité des animaux* , p. 99.) leurs idées auroient acquis plus de perfection ! Ces animaux ne seroient pas restés au même point ! Ils deviendroient un peu plus intelligents. Les chiens d'aujourd'hui , par exemple , seroient plus industrieux , plus adroits que les chiens d'autrefois. Il n'en est rien ; mais quel que soit la nature des animaux , on a eu raison de dire qu'il n'y en a point dont la vue ne diminue l'amour propre d'un Philosophe. (*L'Homme Plante* , pag. 31.)

„ Il ne seroit pas indigne de Dieu
 „ qu'il eut créé des êtres spirituels ,

„ uniquement pour animer des corps
 „ organisés , & qu'après cette fin rem-
 „ plie , il retirât l'action qui les con-
 „ serve pour les replonger dans le
 „ néant ! Qui sait même ce que Dieu
 „ pourroit faire de ces créatures intel-
 „ lectives & sensitives , mais dénuées
 „ de toute moralité , s'il vouloit qu'el-
 „ les ne périssent pas.

Voilà ce me semble ce qu'on peut
 écrire de plus sensé sur une matiere
 qu'on ne connoît pas. Au reste je
 n'aurois pas cité ce passage s'il eut été
 d'un Philosophe , mais par bonheur ,
 il est d'un Prélat . . . M. l'Évêque
 du Puis dans son *Instruction Pastorale*
 contre M. de *Voltaire* & consors.

Un Évêque du dernier siècle , n'or-
 donna que trente-neuf prêtres pen-
 dant trente-neuf ans. Il n'avoit dans
 son Diocèse que de bons sujets , & ces
 bons sujets étoient tous employés !
 Rien ne sert ou ne nuit d'avantage à la
 Religion , que la conduite de ses Mi-
 nistres . . . Il est honteux qu'un hon-
 nête Ecclésiastique soit obligé d'aller

dire la Messe pour avoir de quoi dîner , qu'un Curé à portion congrue , soit contraint de flatter ses payfans & de s'enivrer avec eux , pour les engager à remplir son *saloir*. Je ne vois pas de profession plus noble , plus utile & plus ingrate en même temps que celle des Curés ; cependant il y a tel gros Prieur d'un riche & petit Couvent de Bénédictins , qui ne va qu'en carrosse chez les Gentils-hommes de son voisinage , tandis que le Curé de la Paroisse visite ses malades à pied , croté jusqu'à l'échine ! Combien de pieux fainéants dans le sein de l'Eglise , qui ne s'occupent qu'à digérer & à dormir ! Que l'on consulte l'utilité publique , les besoins de l'Etat & même la justice , on ne trouvera point d'ouvriers évangéliques *plus respectables* que les Curés.

Nous sommes peut-être de tous les peuples , celui dont il y a le plus de bien & de mal à dire. Chez les Nations étrangères , les François sont des petits maîtres ou des héros , quelques-

uns même ont parus l'un & l'autre. Graces à Dieu , nous connoissons aujourd'hui tout ce qui nous manque & toutes les ressources que nous possédons ! Mais il semble que *notre activité ne s'étend que sur les modes , & qu'il n'y a parmi nous d'abus à réformer , que dans la maniere de s'habiller & de se coiffer.*

Tout homme qui fait cas de la substance pensante , doit estimer un Auteur quelconque ; car bon ou mauvais on trouve toujours matière à penser dans un livre. Un journaliste qui ne s'attacheroit qu'à démêler le bon grain parmi l'ivraye de la littérature , seroit peut-être plus utile que ses Confreres , s'il arrivoit qu'il fut lu.

Combien de Lecteurs , qui , par leur peu d'intelligence & leurs éloges déplacés , font le tourment de l'espece chagrine & colere des Auteurs.

Henri IV excepté , je ne crois pas qu'il y ait de Prince qui ait essuyé plus de fatigues , couru plus de dangers , éprouvé

éprouvé plus de traverses , montré plus de courage , que *Gustave*. Tantôt travesti en payfan , il est obligé de conduire des bœufs pour sortir des Etats de *Christierne* , tantôt dans le même déguisement il traverse l'armée ennemie dans un chariot chargé de paille. Ni ses parents , ni ses amis , ni les troupes qui avoient vaincu sous lui avant sa captivité en Dannemarc , ne veulent se déclarer en sa faveur. Les Danois sont plusieurs fois sur le point de s'emparer de sa personne : des Moines , fondés par ses ancêtres , lui refusent un asyle. *Christierne* a mis sa tête à prix ; & il est en la puissance d'un pauvre payfan qui partage sa chaumière avec lui. C'est-là qu'il apprend le massacre que le Tyran du Dannemarc a fait à Stokolm : fuyant dans les montagnes de la Dalecarlie , on lui vole son argent , & le grand Gustave court risque de mourir de faim dans le sein de la Suede ; il travaille aux mines pour gagner sa subsistance. Reconnu par un Gentil-homme , il en reçoit un accueil obligeant qui cache

la plus horrible perfidie. Une femme (le sexe a toujours aimé les Héros) une femme généreuse & compatissante le dérobe au coup qui le menaçoit. Quatre cents payfans vaillants & superstitieux , le suivent avec assurance , parce que le vent du nord avoit continuellement soufflé pendant qu'il les excitoit à secourir leur patrie : avec cette poignée de soldats il prend prisonnier le Gouverneur de la Province & taille en pièces toute sa garnison. Le succès de cette expédition le rend le maître dans presque toute la Dalecarlie : son armée grossit peu-à-peu à mesure que sa réputation augmente ; plusieurs Villes se soulèvent , il abolit les impôts & se concilie l'amitié des peuples , dont il est déjà l'admiration & l'espoir. Il remporte la victoire sur les Danois ; il prend d'assaut la ville d'Upsal. La fortune ne semble le trahir que pour lui donner lieu de déployer toutes ses ressources. Animé par la vengeance & par l'amour de ses Concitoyens , plus grand par ses défaites , il chasse les Danois de la Ca-

pitale du Royaume. Heureux si tant de hauts faits & de gloire pouvoient diminuer la douleur qu'il ressent de la perte d'une mere & d'une sœur tendrement aimées, que le Tyran a fait précipiter dans la mer. Content de l'avoir mérité, il refuse le titre de Roi d'une Nation qui le regardera sans cesse comme son libérateur. S'il souffrit enfin une Couronne sur son front, jamais Prince n'en fut mieux soutenir les droits : en assujettissant sa Nation il assura sa tranquillité. Il répandit dans toute l'Europe la terreur de ses armes, & se rendit presque aussi célèbre par la manière dont il conduisit les affaires & les négociations, les plus utiles à la prospérité de son Empire.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici les effets de la superstition. Si quand *Gustave* haranguoit des paysans Dalecarliens, le vent du midi eut soufflé, la Suede seroit peut-être encore une misérable province du Danemarck.

L'hospitalité, dans l'enfance du

monde , étoit si naturelle qu'on ne la regardoit pas comme une vertu. C'étoit à qui la pratiqueroit avec le plus d'ardeur & de zèle. Elle est encore en usage chez la plûpart des peuples sauvages. Dans des occasions où le ressentiment & la soif de la vengeance sembloient leur permettre de verser le sang de leurs hôtes , ils ne leur refuserent pas leur appui secourable. On en a vu donner asyle à leurs plus cruels ennemis , qu'une tempête ou d'autres accidents imprévus avoit livrés sans défense entre leurs mains. Les Nations policées fournissent aussi quelques traits de grandeur d'ame & d'humanité , mais ils nous frappent moins que les autres. Quand on nous dit , à nous qui connoissons le droit des gens & qui n'aimons pas la chair humaine , qu'il y a des hommes qui mangent leurs semblables , après les avoir vaincus , nous pensons qu'il faut étouffer la race de ces violateurs des droits sacrés de la nature ; mais nous ne pensons pas alors au massacre de la *St. Barthelemi* , qui avoit été figuré

dans un bal quelque temps auparavant; nous oublions l'incendie du Palatinat, les cruautés des croisés, le supplice des Templiers, nous ne réfléchissons pas qu'il y a des pays où des hommes blancs vont à la chasse des hommes noirs.

Il n'y a pas d'exemple d'action plus atroce que celle que les Anglois ont commise depuis peu en Pensilvanie, dans la province de Lancaſtre. D'une tribu de Sauvages appelés Conneſtoges, il en reſtoit une vingtaine, ils étoient également recommandables par leurs mœurs & leurs vertus. Le 24 Décembre 1763, cinquante-sept blancs entrèrent dans leur habitation, ils n'y rencontrèrent que six personnes qu'ils massacrèrent. Les Conneſtoges qui ne s'étoient pas trouvés dans cette boucherie, virent à leur retour leurs cabanes en proie aux flammes que les assassins y avoient allumées: ce fut à la lueur de l'incendie qu'ils apperçurent les membres sanglants de leurs malheureux parens; ils ne versèrent point de larmes; mais

„ ils poussèrent tous en même temps
 „ des hurlements affreux... Afin qu'ils
 „ ne fussent plus exposés à de sem-
 „ blables attentats , le Magistrat de
 „ Lancastre les logea dans le château.
 „ Le Gouverneur n'en fut pas plutôt
 „ informé , qu'il ordonna de faire les
 „ plus exactes perquisitions & de ne
 „ rien négliger pour découvrir & ar-
 „ rêter les meurtriers. Ceux-ci peu al-
 „ larmés de ces ordres , se rassemble-
 „ rent , entrèrent armés , & au nom-
 „ bre de cinquante-deux dans la ville
 „ de Lancastre. Personne ne parut in-
 „ quiet sur ce qu'ils alloient faire ,
 „ quoique personne ne pût ignorer le
 „ dessein homicide qu'ils amenoit ; ils
 „ allèrent au château , en enfoncerent
 „ les portes & passerent jusqu'à l'en-
 „ droit où étoient rassemblés les qua-
 „ torze Indiens. Il n'est pas possible
 „ d'exprimer la surprise & la terreur de
 „ ces hommes paisibles quand ils vi-
 „ rent fondre sur eux ces assassins : ils
 „ virent bien qu'il n'y avoit plus pour
 „ eux , ni protection à attendre de la
 „ part des Anglois leurs amis , ni

„ grace à espérer des monstres qui
 „ les environnoient. Naturellement ti-
 „ mides parce qu'ils n'étoient pas mé-
 „ chans , & désarmés , parce qu'ils
 „ abhorroient la perfidie , ils s'appro-
 „ cherent les uns des autres , s'embras-
 „ serent , tomberent aux genoux de
 „ leurs bourreaux & les conjurerent
 „ de leur laisser la vie ; „ mais les Bar-
 bares ne se laisserent pas attendrir.
 Rien ne fut capable de détourner leurs
 coups ni les cris des enfants , ni les
 gémissements des femmes & des vieil-
 lars ne purent gagner à la pitié ces ti-
 gres altérés de sang. Ils plongerent le
 couteau dans le sein des victimes & se
 retirèrent ensuite paisiblement. *Voyez*
le Journal Encyclop. Juin 1764. tom.
4. 3e. Partie.

L'ÉCRIVAIN *Suisse* , qui s'est ex-
 pliqué si librement sur notre compte ,
 avoit beau jeu quand il parloit des
 égarements dans lesquels la mode nous
 entraîne. S'il avoit vu les pantins ,
 nos divinités du Palais-Royal bar-
 bouillées de lilas au lieu de rouge , la

fureur des cabriolets , la manie des
 Boulevards , la célébrité de *Rampo-*
neau , & notre amour pour les Grecs ,
 ç'auroit été bien pis. Il ne s'est exer-
 cé que sur le goût inconstant des
 François , qui s'étend jusques sur la
 beauté même : il nous a épargné la
 moitié de nos extravagances. C'est de
 son temps que les femmes commen-
 cerent à tirer leurs seins de la prison
 ténébreuse où elles les tenoient ren-
 fermés : “ comme la mode , dit notre
 „ Auteur , a triomphé des hommes en
 „ les poussant à étaler toute leur bra-
 „ voure les uns contre les autres , il
 „ se peut qu'elle veuille achever son
 „ triomphe sur les femmes en les
 „ portant à étaler tout ce qu'elles ont
 „ d'attraits. „ Quand on s'exprime
 ainsi , on est bien heureux d'être Suisse.

Cependant je ne peux m'empê-
 cher d'emprunter pour un moment
 un peu d'*Helveticisme* pour applaudir
 à cette comparaison & pour en remar-
 quer la justesse. En effet , comme par
 une valeur fausse & déplacée nous
 perdons bien d'honnêtes gens dans le

sein de la paix , de même dans une société douce & tranquille , ou les sens pensent être en sûreté ; il arrive quelquefois qu'une gorge d'albâtre , prête à rompre des foibles liens qui la retiennent , porte tout-à-coup le désordre dans l'imagination , & fait perdre aux plus indifférents le repos précieux dont ils jouissoient.

La nudité est la parure des graces. C'est pourquoi les jolies femmes ne sont en *robes habillées* , que quand elles sont à moitié nues. Il en est qui se feroient un scrupule de montrer à leur toilette ces trésors dont la vue étoit jadis réservée aux amans heureux ; mais avec elles on ne perd rien pour attendre.

IL y a certains sauvages , sur les bords de l'Orénoque , qui jettent dans la rivière les mouchoirs qu'on leur donne , pour se couvrir. Quand on reproche à leurs femmes leur nudité , elles répondent aussi-tôt : *nous ne nous couvrons pas , parce que cela nous cause de la honte.*

C'EST une nation bien singulière , que la nation Angloise. Ses loix sont tellement assujetties à son amour pour la liberté & pour l'indépendance qu'elles n'osent flétrir un citoyen qu'elles condamnent : elles ne sont pas à beaucoup près aussi sévères que les nôtres. On ne connoît pas en Angleterre l'usage des tortures.

Il y a quelques années qu'on a vû à Londres un homme couper le nez à son ennemi , sans qu'il en ait été autre chose , si ce n'est qu'on a fait une loi qui défend de couper le nez.

L'ALCORAN , si l'on en croit ses sectateurs , fut écrit avec une plume de l'Ange-Gabriel. On a célébré de tous temps les Grands Hommes & leurs plumes , freles instruments de leur célébrité ; mais l'on ne s'étoit pas encore avisé d'en faire des reliques : cette idée qui fait honneur à M. *** , à Lyon , est absolument nouvelle. Il possède une plume de M. de *Voltaire* , bien cachetée aux armes de l'Auteur de la *Henriade* & munie

d'un certificat authentique , les curieux peuvent la voir à toute heure. Je ne doute pas qu'elle ne leur fasse plus de plaisir que les botines de *Charlemagne* , qu'on expose à l'empressement du public dans le trésor de St. Denis , d'ailleurs point de regrets en voyant cette belle plume ; M. de *Voltaire* en a d'autres.

L'amour des lettres se manifeste dans les plus petites choses.

Per ben predicar , si deve prima far.
Combien de lâches Ministres de l'Evangile qui le deshonnorent par une conduite basse & crapuleuse , qui ne sont Prêtres que pour gagner leur vie & qui comme les Avocats proportionnent leur éloquence , le volume & les éclats de voix à la contribution qu'ils retirent de leurs sermons. La parole de Dieu est sur leurs lèvres ; l'intérêt & la cupidité regnent dans leurs cœurs. Jusques à quand nous plaindrons-nous de ces abus scandaleux ! qu'un Prédicateur qui veut convertir , édifie ses freres avant de monter

en chaire & après qu'il en est descendu. C'est la voye la plus sûre pour faire goûter ses exhortations. Je me ris de tout Orateur qui n'a d'autre mérite que celui de se mettre dans le cas de changer de chemise & d'avoir besoin d'un consommé.

ILLA mihi patria est, ubi pascor, non ubi nascor. Les malheureux ne sont gueres attachés à la patrie : les Serfs ne sont pas des citoyens, ils n'ont rien à espérer d'elle. On n'aime à conserver ou défendre que son propre bien.

LES gens qui se vantent d'être contents se trompent eux-mêmes. Je me rappelle à ce sujet un stratagème assez plaisant, dont un Marchand de Paris se servit pour attraper un de ces gens-là. Il avoit fait graver ces paroles sur la porte de sa maison, *pour l'homme content de son sort*. Le premier qui se présenta pour prendre possession de l'édifice, fit un fort long discours pour prouver qu'il jouissoit d'un con-

tentement parfait ; cela ne peut être ; lui répondit le Marchand ; si vous étiez aussi content que vous voulez me le faire croire , vous ne me demanderiez pas ma maison.

ON a remarqué avant moi que nous n'avons pas l'esprit créateur. Nous sommes redevables , si l'on en croit M. de *Voltaire* , de la boussole à *Jean Goya* de Melphi , à l'Allemand *Schwartz* , du secret de la poudre inflammable , à un autre Allemand de l'Imprimerie. *François Spina* , inventa les lunettes , *Jacques Metius* , Hollandois & *Galilée Florentin* , inventerent les télescopes , les baromètres ; & les thermomètres sont dus , les premiers à *Toricelli* & les autres à *Drebellius*. La machine Pneumatique est de l'invention de *Guerik* , de Magdebourg. La maniere de faire des pendules a été trouvée par un Hollandois , nommé *Hugens*. Les plus belles découvertes en astronomie & en physique ont eu des étrangers pour Auteurs ; mais il faut avouer que nous

sommes dans plusieurs genres en état de redresser nos Maîtres. Les Arts , ainsi que la plupart des arbres curieux qui ornent nos jardins ne sont pas nés chez nous , mais ils n'ont rien perdu pour y avoir été transportés. Nous savons nous dédommager d'avoir été *Welches*. J'avoue que c'est un grand deshonneur pour notre pauvre langue, qu'il faille dire un *cul d'artichaud* , un *cul de lampe* , un *cul de sac*. Le mot d'*impasse*, seroit sans contredit plus noble & plus significatif que cette vilaine expression de *cul de sac*. En adoptant l'*impasse* , il nous resteroit encore à la vérité le cul d'artichaud & le cul de lampe ; mais enfin , ce seroit toujours un cul de moins & un espece d'acheminement vers le bon goût. C'est aux gens de lettres qu'il appartient de prononcer sur cette agréable matière. Peut-être le temps amenera-t-il une réformation importante dans l'*Almanach-Royal* , comme le souhaite l'Auteur du *discours aux Welches* , pour l'avancement & la gloire des Sciences & des Lettres.

ON a conservé à la postérité ces paroles que le fameux *Cuprogli*, proféra au lit de la mort : *Prophète , je vais voir si tu dis vrai ; mais vrai ou non , je suis assuré d'être heureux si la vertu est la meilleure de toutes les religions.* En blâmant la présomption de cet infidèle , on ne peut s'empêcher d'être frappé de sa grandeur d'ame & de l'élevation de ses sentiments. Il est étonnant que les Turcs puissent allier la hauteur qu'ils témoignent aux autres nations avec la bassesse dans laquelle ils végètent. On diroit que ce peuple d'esclaves est le maître des Rois. Les Visirs ont hérité de l'orgueil des Consuls-Romains. Voici la réponse que fit faire *Kara-Mustapha* , à un Ambassadeur de *Sobieski* , qui lui avoit demandé des provisions pour un cortège de sept cents Polonois.

„ Si vous êtes venu pour prendre
 „ Constantinople , vous avez trop
 „ peu de monde ; & si ce n'est que
 „ pour représenter , vous en avez
 „ trop : au reste , il est aussi aisé au
 „ Grand Seigneur de fournir des tables

„ à sept cent Polonois que d'en nourrir
 „ sept mille qui rament sur ses galères.

SOBIESKI est un nom cher à la Pologne. Le Héros qui l'a porté étoit en même-temps le favori de *Bellone*, & des muses autant que pouvoit l'être un Roi qui ne respira jamais les douceurs d'une profonde paix. On admire son éloquence & la finesse de son esprit. Je crois qu'on retrouvera ici avec plaisir le trait suivant que nous rapporte son historien.

Dans une revue que *Sobieski* faisoit lui-même en présence de plusieurs troupes étrangères, on lui conseilla d'attendre qu'il fût nuit pour faire avancer un bataillon de sa nation, lequel étoit fort mal vêtu, mais le Roi en jugea autrement. “ Regardez-
 „ le bien, dit-il aux spectateurs, c'est
 „ une troupe invincible qui a fait ser-
 „ ment de ne jamais porter que les
 „ habits des ennemis. „

C'étoit ce même Prince libérateur de l'Empire & peut-être de la chétien-
 neté que l'Empereur Léopold ne
 favoit

fa voit comment recevoir , & à qui il refusa les honneurs qu'il eût accordés au dernier des Rois Héréditaires.

Le style de M. l'Abbé Coyer , Auteur de l'histoire de *Jean Sobieski* , est plein de force & de chaleur. On ne peut reprocher à cet écrivain estimable que quelques négligences dont la plupart de nos meilleurs livres ne sont pas exempts. J'en cite au hazard un exemple. *Sobieski* , qu'il représente comme ami des Capucins , aime mieux , dit , M. l'Abbé Coyer , les recevoir d'Italie , que de rester les mains vuides. p. 99. t. 3. Un mauvais plaisant ne pourroit-il pas dire qu'il vaut mieux avoir les mains vuides que de les avoir pleines de capucins ?

QUELQUES personnes n'ont pas été contentes du conseil que donne au Chevalier *Robert* , la vieille qui prétend consommer avec lui l'œuvre de la reconnoissance qu'il lui doit.

Fermez les yeux & bouchez-vous le nez , n'offre pas , à la vérité , une image gracieuse ; mais qu'on prenne

garde à la circonstance cruelle où se trouvoit le bon *Robert*. Dans une conjoncture toute semblable , *Tanfaï* se bouchant le nez & fermant les yeux , tâcha de s'acquitter du devoir prescrit. Voilà deux Auteurs qui s'expriment de la même manière , entraînés par la beauté du sujet qu'ils avoient choisi l'un & l'autre.

IL n'est pas hors de propos de remarquer ici que *Dancourt* , Auteur & Comédien , a marié une de ses filles à un Lieutenant - Général. Je m'étonne qu'on cite comme un trait glorieux pour lui que , parlant à Louis XIV , & marchant à reculons , Sa Majesté le retint sur le bord d'un escalier qu'il ne voyoit pas. Je ne trouve pas qu'il faille faire beaucoup de cas d'un homme pour lui empêcher de se casser la tête.

LEIBNITS , au lit de la mort , raisonnoit , dit M. de Fontenelle dans son éloge , sur la manière dont le fameux *Furtenbach* avoit changé la

moitié d'un cloud de fer en or. On doit à la recherche de la pierre Philosophale une infinité d'observations chimiques. Combien de découvertes utiles ne sont dues qu'à un heureux hazard , ou à une témérité qui portoit tous les caractères de la folie !

OBSEDÉ par l'ennui , abbatu par la douleur & par le plaisir , jouet de ses passions , esclave de ses sens , victime de ses remords ; vapeur légère , phantôme altier , vaste abyme ; voilà l'homme. Ce Roi de la nature dont la triste autorité s'étend sur des êtres moins à plaindre que lui , bâtit sans cesse dans le domaine de l'espérance , traverse les mers dans des maisons flottantes , parcourt l'univers dans des chars éclatants ou sur des courriers dociles , interroge le ciel & la terre , leur arrache la plûpart de leur secrets , rend les métaux flexibles & *tourne* à son usage les richesses que le globe qu'il habite étale à ses yeux : mais sans le secours de la révélation , il ignoreroit encore ce qu'il est , où il est , d'où il vient , où il va :

orgueilleux animal qui croit le feu , la terre & l'onde faits pour lui , tandis qu'il se complait dans cette folle pensée , l'un s'agite , l'autre s'entrouvre , les flots s'élancent & tous les éléments concourent à sa ruine. Un accablement journalier le force d'embrasser l'image de la mort , pour donner quelque relâche aux ressorts qui constituent la machine étonnante , qu'il appelle son corps. Son existence se repose. Dans un état d'inertie à peu près semblable, se trouve l'homme au sortir du noir & dégoûtant cachot ; qui a été son premier berceau. Il passe dans un autre qu'il arrose de ses pleurs , son enfance est chargée de fers. A mesure qu'il avance dans le chemin épineux de la vie , le poids lui en paroît plus pesant ; amoureux de la liberté , en vain il les secoue ; le trépas seul peut les briser. A son aurore , à charge aux autres , inutile à soi-même , coupable à son midi , infirme & tremblant à son couchant , persécuté par un présent qui s'échappe , par un passé qui le tourmente , par un avenir qui l'in-

quiete , il vit avec ses semblables dans une méfiance perpétuelle , il les quitte , plein de regrets superflus & devient enfin , sur la poussière un squelette inanimé , hideux & terrible ? Que reste-t-il alors de ce Monarque superbe !... un nom , un tombeau & des cendres.

C'est pour vous , orgueilleuses créatures qui êtes assises sur le trône de l'opulence & qui osez mépriser les hommes qui vous entourent , que j'ai tracé ce tableau effrayant : cessez donc de nous vanter vos richesses , vos dignités , votre naissance. Songez que votre vie ne fera ni plus longue ni plus heureuse , que celle des habitants obscurs de vos nombreuses possessions. Parmi la foule des biens qui nous captivent & nous trompent , je n'en connois que trois qui soient de vrais biens ; le nécessaire phisique , la santé & la vertu.

F I N.

T A B L E.

E PITRE à un jeune Seigneur , page	I
Vers à M. Freron. (Le public est averti que c'est par erreur qu'on a imprimé cette pièce parmi les Ouvrages de l'Auteur ; il n'a jamais écrit à M. Freron.)	6
Epitre à M. de R***.	7
Vers au sujet d'une pièce représentée à Colonge.	9
La Linotte , Fable.	10
Impromptu.	11
Vers au sujet du Journal des Dames.	12
A mon Fils.	13
Lettre à Madame la Marquise de Mo.	17
Ismaël Couloski , Anecdote turque.	24
Lettre à M. de Boissy.	49
Lettre à M. de la Dixmerie.	87
L'utilité de Voyages.	94
Réflexions diverses.	125

E R R A T A.

Page 3, ligne 17, gnerrier, lisez guerrier.

P. 5, lig. 9, mettre, lis. mettra.

P. 26, lig. 26, sans, lis. furs.



